

Libération

ÉTÉ

**Drôle d'été pour
une rencontre**
**La comtesse,
l'éditeur et la
boîte aux lettres**

CAHIER CENTRAL

BANGLADESH
**Le défi de la
transition après
la révolution**

PAGES 10-11

CINÉMA
**«L'Empire des
sens», Ōshima
mon amour**

ET LES SORTIES, PAGES 20-23



HIDALGO, MACRON, BARDELLA... À QUI PROFITENT LES JEUX ?

Si la gauche a porté la candidature de Paris et largement préparé l'organisation des JO, elle voit aujourd'hui l'exécutif tenter d'en récolter les lauriers. Le RN, lui, passe à côté de l'événement. **ET TOUTE L'ACTUALITÉ SPORTIVE, PAGES 2-9**

Le médaillé d'argent en BMX racing Sylvain André, au Club France, samedi. PHOTO VALENTINE CHARPIS AFP

Libération



Par
LILIAN ALEMAGNA

N e leur parlez pas de «récupération». Préférez le mot «héritage». Les Jeux olympiques de Paris ont à peine entamé leur deuxième semaine que, déjà, les responsables politiques se fraient un chemin pour récolter de premiers lauriers: Emmanuel Macron interrompant ses vacances à Brégançon pour être sur la photo avec Teddy Riner; Gabriel Attal et ses joues bleu-blanc-rouge au club France; Gérard Darmanin rameutant les caméras dans un commissariat de Saint-Denis pour livrer des chiffres sur la baisse de la délinquance à Paris... Sans parler d'Amélie Oudéa-Castera au milieu des staffs comme si elle faisait partie de la «team France».

La gauche serait-elle en train de se rendre compte que «trêve olympique» ne signifiait pas «trêve politique»? Et alors qu'elle est, avec les socialistes, à l'origine de cette candidature et que ce sont, en très grande majorité, ses collectivités qui ont préparé son organisation (Paris, la Seine-Saint-Denis, Marseille...), serait-elle en train de passer à côté du «peuple» qui s'enthousiasme pour les performances de Léon Marchand et se prend de passion pour l'escrime, le tir à l'arc ou le basket à trois? En tout cas, Anne Hidalgo est ressortie mardi dans le Monde pour dire «fuck aux réacs, fuck à l'extrême droite» et répondre aux critiques dont elle fait l'objet depuis des mois: «On a réussi cela, on ne s'en croyait pas capables. Surtout après des années de bashing pour moi, des années de destruction à la fois d'une image positive de Paris, de ce qu'on est ensemble, des Français.»

«JAMAIS À SA PLACE»

Le patron du Parti communiste, Fabien Roussel, a lui, depuis son camping corse, ressorti dès lundi le clavier du sac de voyage pour un corocoro, s'emballant sur le «bel esprit de communion et de concorde qui nous rassemble pour applaudir chaque médaille et chanter la Marseillaise, en étant fiers de voir notre drapeau flotter au-dessus des podiums». Le texte est accompagné d'une photo de vacances de lui et ses amis à l'apéro devant une tablette où l'on suppose une victoire bleue, caravane et guirlande guinguette en fond de scène. Auprès de Libération, Roussel se défend d'avoir voulu combler un manque. «J'ai vu quelques critiques pointer sur "la gauche ne fait pas de commentaire sur les JO" mais je n'y crois pas, répond-il. J'ai fait ça d'abord pour dire qu'il y a des conflits dans le monde, où il y a du racisme en France, on a des équipes du monde entier qui s'affrontent dans la paix et des Français qui sont tous derrière leurs athlètes sans leur demander leur religion ou leur origine. On ne regarde pas de quelle couleur ils sont, ils défendent le drapeau.»

Le secrétaire national du PCF dit aussi avoir fait ce texte pour «alerter» Macron: «Ce n'est pas parce que les JO sont beaux qu'il faudrait surfer dessus pour faire oublier le

reste.» «Il faudra autre chose que des Jeux réussis pour que le camp présidentiel se redresse, abonde le socialiste Stéphane Troussel, président du conseil départemental de Seine-Saint-Denis. Ça ne règlera pas les questions de pouvoir d'achat, de l'hôpital public, d'éducation...» Il faut dire que les images du chef de l'Etat sur le tatami ont agacé à gauche. «Il est ridicule, fustige auprès de Libération la cheffe des Écologistes, Marine Tondelier, depuis son camping en Bretagne. Après avoir dit qu'il ne fallait surtout pas politiser le sport, il ne fait que ça!» «Il m'a gâché la victoire de Riner! S'empare le sénateur de Paris Yannick Jadot. En fait il n'est jamais à sa place. Il y a toujours cette volonte chez lui de s'approprier une histoire qui n'est pas la sienne.» Même s'ils s'en défendent, il y a donc bien l'enjeu à gauche de ne pas laisser échapper une victoire politique: l'occasion de démontrer qu'elle sait penser et organiser un tel événement avec ses valeurs. «Ces JO, c'est quand même en grande partie grâce à des élus de gauche, avance Troussel, rappelant qu'en 2015, lorsque le dossier de Paris est défendu

au CIO, les socialistes étaient au pouvoir. On a porté une vision politique de ces Jeux. On a été exigeants sur l'héritage, la billetterie sociale, les sites de célébration, pour ne pas en faire seulement un événement médiatique et international mais un outil d'excellence, illustration de la fraternité et de la cohésion du pays.»

«MIEUX À PARIS QU'À PÉKIN!»

Toute la gauche n'est pourtant pas aussi enthousiaste. En amont de l'événement, les insoumis ont notamment multiplié les critiques sociales et environnementales, demandant à ce qu'Israël concoure sous bannière neutre, dénoncé des at-

teintes aux libertés dans un «Paris en cage et palissades» et lancé une «commission d'enquête populaire» censée rendre ses «conclusions» à la rentrée. «Le modèle des Jeux olympiques [...] n'a plus rien à voir avec la cohésion et le plaisir du sport: il consacre le sport business», affirmait le groupe LFI à l'Assemblée dans un communiqué le 25 juillet. «C'est quand même mieux les JO à Paris qu'à Pékin!» répond Jadot, proposant de «travailler aux critères éthiques, environnementaux et sociaux stricts pour que les événements soient porteurs de valeurs démocratiques universelles puissantes». Chez les écoles, le sénateur de Paris se sent souvent seul pour défendre ces grandes messes sportives. «On peut tout à fait dénoncer Coca-Cola qui distribue des ecocups mais les remplit avec des millions de bouteilles en plastique de 50cl et être au côté des athlètes», défend Tondelier qui assure «passer [son] temps devant les JO» et être allée suivre le triathlon dans les rues de Paris.

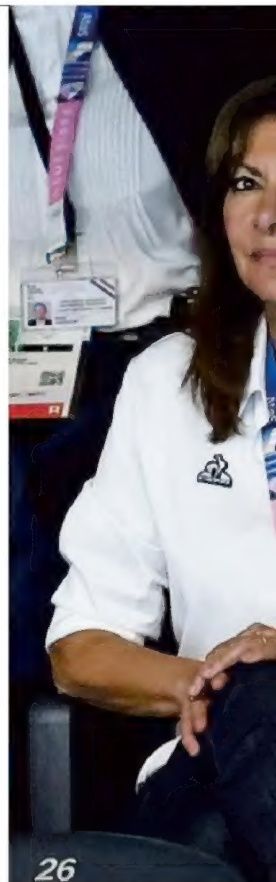
Preuve qu'ils ne veulent pas passer pour des rabat-joie, insoumis et écologistes se font très discrets. S'il a été «happé» par la cérémonie sur la

Seine – «une audace bien typique» qui «a montré un esprit rebelle des Français» – Jean-Luc Mélenchon s'est fendu d'un autre post de blog le lendemain pour expliquer pourquoi il n'avait pas aimé la tête décapitée de Marie-Antoinette et «la moquerie sur la Cène chrétienne». Depuis... plus rien. Dimanche, la ministre démissionnaire de la Culture, Rachida Dati – qui avait pourtant durement critiqué l'organisation parisienne en avril 2023 –, ne s'est pas privée d'accuser des insoumis «déconnectés [...] des Français». En cause: un tweet du député de Seine-et-Marne, Arnaud Saint-Martin, s'en prenant le 29 juillet à la «couverture chauviniste [...] sur le service public audiovisuel et ailleurs». Un besoin de reconnaissance avec de multiples circonstances? Mardi sur France Info, la députée de Seine-Maritime Alma Dufour a, en tout cas, pris soin de dire qu'elle a trouvé «formidables les médailles» et qu'elle était «touchée par l'image de la France [...] à dix mille lieues des polémiques montées par l'extrême droite». Là-dessus au moins, la gauche est unie. ♦

Paris 2024

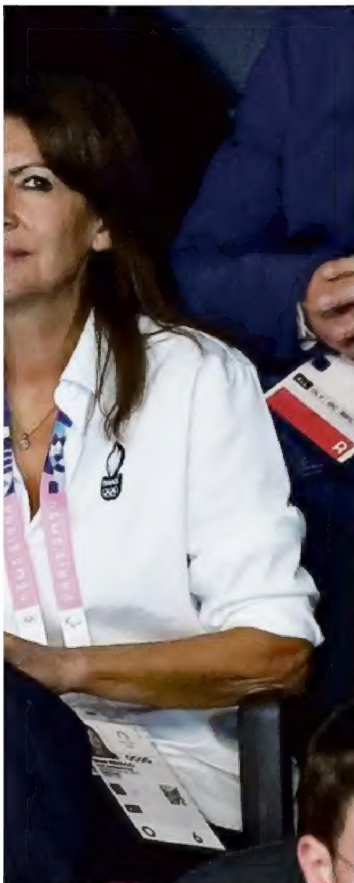
La gauche veut sa place sur le mont Olympe

Pour contrer les critiques sur leur supposé manque d'engouement, des responsables de gauche font valoir le succès de l'événement et des valeurs portées par leur camp. Une façon aussi de ne pas laisser Emmanuel Macron en haut du podium.



26

Anne Hidalgo à la Défense-Arena



le 28 juillet. PHOTO JACOVIDES MOREAU BESTIMAGE



Emmanuel Macron au Stade de France le 27 juillet. PHOTO PHIL NOBLE REUTERS

ÉDITORIAL

Par
PAUL QUINIO

Avantage

Déjà de retour, la politique ? Pas vraiment, et les Français qui s'en plaignent se comptent peut-être sur les doigts des deux mains. Qu'ils soient tout simplement en vacances ou qu'ils se soient pris aux Jeux, ou les deux en même temps, le délétère climat politique pré-JO ne leur manque assurément pas... Dans les enceintes sportives, dans les fan-zones, devant leur télé ou au jardin des Tuileries chaque soir pour voir la flamme s'élever dans le ciel de la capitale, les Français sont décidés à profiter du moment jusqu'au bout. Profiter, profiter... Les politiques s'y essayent aussi, qu'ils aient ou pas, et très souvent pas, vu venir l'engouement populaire que suscite cette quinzaine olympique. Alors, cette ferveur citoyenne et le quasi-sans-faute, jusqu'ici, dans l'organisation, à qui profiteront-ils ? Le chef de l'Etat n'a pas ménagé ses efforts pour en tirer avantage. Teddy par-ci, Léon ou Romane par là, Emmanuel Macron a eu une conception toute personnelle de la trêve qu'il a appelée de ses vœux. Comme Gabriel Attal ou Gérard Darmanin d'ailleurs. Si c'est de bonne guerre, la gauche n'entend pas laisser le terrain libre à l'exécutif sans boucher une oreille. Elle a quelques arguments pour revendiquer une part de ce succès : candidature portée sous le quinquennat Hollande ou rôle des collectivités qu'elle dirige dans l'organisation. Plusieurs de ses responsables, notamment socialistes ou communistes, se sont donc signalés ces derniers jours, sur le mode « c'est un peu grâce à nous tout ça » et « le drapeau n'appartient pas à l'extrême droite ». Il serait pourtant faux de tirer un trait d'union d'enthousiasme rectiligne entre la gauche et cet événement populaire. C'est peu dire que La France insoumise, critique sur la dimension business du raout olympique, se fait discrète depuis le début de la compétition... Ses députés ont aussi lancé leur propre commission d'enquête sur les conditions d'organisation, notamment sociales, des JO. Les écoles, soucieuses des conséquences environnementales engendrées par ce type d'événement, sont tirillées, mais Marine Tondelier assume de vibrer avec les Bleus. Trêve vous avez dit trêve ? Tous se préparent en tout cas à y mettre fin. ➤

Comment le RN s'est disqualifié

L'extrême droite aurait pu surfer sur le patriotisme et la liesse populaire. Mais en critiquant abondamment les Jeux jusqu'à leur cérémonie d'ouverture, le parti a loupé le coche, et se fait désormais discrét.

De défaite en défaite jusqu'à la victoire, dit un vieux slogan prisé de l'extrême droite. Une méthode Coué bien pratique pour digérer les couleuvres que ne cessent d'avaler depuis une semaine les autoproclamés « patriotes » qui promettaient à la France des Jeux olympiques de Paris catastrophiques. Et qui se retrouvent bien embêtés face à la ferveur populaire d'une ampleur inattendue autour de cet événement. Alors les têtes d'affiche du Rassemblement national et les influenceurs de sa marge radicale ont changé de méthode : de leur poste d'attaque, ils sont passés à celui de la récupération.

Bide. La chanteuse Aya Nakamura qui chante lors de la cérémonie d'ouverture ? Une « humiliation du peuple français », tonnait Marine Le Pen en début d'année, quand ses troupes n'avaient pas de mots assez durs pour tancer la « vulgarité »

de l'artiste. Raté : la prestation de la chanteuse, accompagnée des musiciens de la garde républicaine visiblement ravis, a fait un carton et son interprétation de ses titres phares (*Poolie* et *Djadja*) aux paroles savamment mêlées à celle du *For me*, formidable d'Aznavor, saluée.

Autre exemple quand, sur TFI, quatre jours avant la cérémonie d'ouverture, le député et porte-parole du RN Laurent Jacobelli se disait « inquiet » d'avoir des Jeux olympiques sans public. « On va avoir des JO hors sob », affirmait-il. Quelle vista. Et cela sans parler du bide de la polémique téléphonique qu'ont tenté de lancer les figures de la droite de la droite alors que la cérémonie d'ouverture n'était même pas terminée... Marion Maréchal, Philippe de Villiers ou l'influenceur identitaire Damien Rieu ont eu beau hurler au « wokisme », les Français et le monde ont surtout retenu un show qui fera date. Quand ça ne veut pas...

Comme c'est rageant pour le parti à la flamme tricolore de voir lui échapper l'ambiance cordière et les drapeaux bleu blanc rouge qui fleurissent aux balcons sur fond de médailles dans des décors mettant le patrimoine français à l'honneur. Au RN, on fait donc table rase du passé. Et on se tait. Le si médiatique Jordan Bardella a déserté les plateaux, Marine Le Pen garde le silence. Les autres restent en vacances. Ils pro-

fitent seulement de leurs réseaux sociaux pour relayer quelques « cartes postales » et relayer les victoires d'athlètes... dont certains, il y a quelques semaines, se sont mobilisés contre eux lors des législatives. Et lorsque certains ont commencé à espérer à la vue des fleurs de lys – symbole prisé des royalistes par exemple – affichées sur X (ex-Twitter) par la nouvelle idole des bassins, Léon Marchand, selon RMC. Des internautes ont par ailleurs vite retrouvé qu'il avait « liké » sur Instagram la tribune contre l'extrême droite publiée mi-juin par Squeezie, le youtubeur aux millions d'abonnés. Caramba...

Acharnés. Il n'y a guère que les acharnés pour tenter ce travail de récupération. A l'image de Damien Rieu qui, entre deux tweets glorifiant les émeutes racistes qui secouent le Royaume-Uni, tente de nouveaux angles d'attaque. Le dernier en date, lundi, est un modèle du genre : « Les Parisiens sont en train de vivre dans une municipalité "d'extrême droite" sans le savoir : fin des vendeurs à la sauvette, sécurité, absence de hordes de migrants... » a tenté cet agitateur passé par le groupuscule dissous (pour son racisme) Génération identitaire, le RN puis Reconquête. Il fallait oser.

MAXIME MACÉ et PIERRE PLOTTU



LIBÉ.FR Les handballeuses françaises en demi-finale grâce à leur gardienne imparable

Mises en confiance par la prestation magistrale de Laura Glauser (13 arrêts sur 36 tirs, à 36%), les championnes olympiques en titre ont battu les Allemandes (26-23) mardi et se hissent dans le carré final. Elles joueront leur place en finale samedi contre la Suède. PHOTO AFP



Nikola Karabatic sur le banc de l'équipe de France lors du match de poule contre l'Égypte, le 31 juillet. PHOTO BERNADETTE SZABO REUTERS

La France au handball: pour Nikola Karabatic, une der et des doutes

Ce mercredi, le triple champion olympique affronte avec les Bleus l'Allemagne en quart de finale. Malgré un début de tournoi peu convaincant, le quarantenaire espère prolonger sa «dernière danse» après deux décennies de carrière.

Par
ROMAIN MÉTAYER

Quoiqu'il se passe en quart de finale ce mercredi contre l'Allemagne, il restera encore demain. Les jours d'après, aussi. Des handballeurs défileront dans le stade Pierre-Mauroy en se passant et repassant ce ballon qui colle aux doigts. Nikola Karabatic et ses partenaires de l'équipe

de France, en difficulté depuis le début du tournoi olympique, ne seront peut-être plus de ceux-là, mais le handball continuera. Le barbu, principale tête d'affiche du hand français depuis deux décennies, a mis le temps, à 40 ans, avant d'accepter le crépuscule qui tombe inexorablement sur les carrières, même les plus grandes. «C'est proche mais c'est encore un peu loins», glissait avant la compétition. Je désormais ex-joueur du PSG.

Sûrement rêve-t-il toujours du 11 août, date de la finale olympique, comme clap de fin. L'espace d'un instant, il a cru que c'était dimanche, lors du match de poules couperet contre la Hongrie. Il l'a soufflé, la mine grave, à son frère Luka. «A un moment on s'est regardé avec Niko et c'est ce qu'il m'a dit: «Ça pourrait

être le dernier», raconte le cadet après la rencontre. Ça a été une très forte émotion pendant quelques secondes. Nedim Remili raconte que «Niko» lui avait «mis un coup de pression» le matin du match. «Il m'a dit: «tu ne vas pas me faire jouer mon dernier match ici», dans la modeste

Arena porte 4 du parc des expositions parisien.

Déclin. Karabatic veut encore profiter. Du village olympique, des foots à l'entraînement, des conciliabules tactiques. «J'essaie chaque jour, en me levant, chaque heure même, de me rendre compte de la chance de pouvoir vivre une dernière aventure olympique. J'essaie de savourer ce moment-là avec beaucoup de joie, de bonheur, de la pression aussi et beaucoup de sérénité»,

s'extasie le triple meilleur joueur du monde (2007, 2014 et 2016), qui dispute ses sixième JO. Il en a déjà ramené trois médailles d'or.

Pour l'instant, la dernière danse de celui qui fut de toutes les fêtes depuis sa première couronne de champion d'Europe en 2006 à des airs de compétition de trop. Un jubilé à la limite du farcesque qui ne ruinerait pas les glorieux périples passés, mais n'aurait certainement pas cette équipe-là à enfin entrer dans un tournoi qu'elle traverse comme son ombre. Certes, il y a encore la passion. Elle s'apprécie dans ses prises de balles franches, ce regard convaincu en distribuant le jeu, cette intention intacte de fixer son vis-à-vis sur la gauche pour décaler le gars à droite. Le poids de l'âge l'a fait se réinventer. Ses lectures sur le soufisme, le développement personnel, son

initiation aux préceptes du maître bouddhiste Thich Nhat Hanh, lui ont fait appréhender son sport autrement. Par le plaisir plutôt que la fureur, l'obsession quasi-maladeuse de vaincre. Il ne marque plus dix buts par rencontre, comme lors des grandes batailles face au Danemark de son pote Mikkel Hansen, autre monument voué à quitter les terrains pro à l'issue du tournoi. Les deux se sont croisés sur le terrain peut-être pour la dernière fois au match d'ouverture, que Karabatic a subi, comme il a subi les suivants.

Le sélectionneur était-il judicieux, quand la génération d'après tambourine à la porte? Erick Mathé, adjoint de Guillaume Gille, aussi en fin d'aventure tricolore, lui trouve d'autres atouts: «Peut-être est-il moins dynamique qu'il ne l'a été, mais il apporte énormément au quotidien.

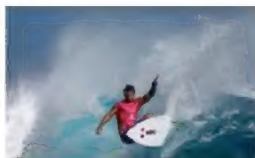
Dans le jeu aussi. Il a une telle expérience, ça ne se remplace pas. C'est inégalable. Aux JO, c'est crucial.»

Signe de l'Inéluctable déclin qui pointe: contre la Hongrie, «Kara» a débuté sur le banc. C'est Elohim Prandi, le sauveur du dernier Euro, qui s'y est collé. En zone mixte, Guillaume Gille a avoué à demi-mot que la décision n'était pas forcément sienne. La requête fut formulée par Karabatic lui-même. «L'essentiel étant que le poste d'arrière gauche fonctionne», a évacué Gille. A croire que le sélectionneur ne peut pas se résoudre à l'idée de rétrograder son ex-coéquipier en Bleu dans la hiérarchie. Encore moins à lui dire stop. Comme s'il était incapable de refermer un ouvrage retraçant vingt-deux ans d'histoire en équipe de France, à cheval entre trois générations.

Fardeau. Karabatic a été un «Costaud», un «Expert» (surnom des différentes équipes de France ces dernières années) avant d'accompagner les petits derniers. Pour eux, il est «un oncle, un grand frère», dit l'ailier Dylan Nahi. Quelqu'un de «toujours là pour nous». Le «GOAT de notre sport», aussi. Nahi avait un an au moment où l'arrière gauche toquait chez les pros avec Montpellier, deux ans lors de sa première cape chez les Bleus. Il a fait partie de ces gamins qui se sont abreués des exploits de «Niko», «il a révolutionné le sport, soutient Nedim Remili. Aujourd'hui, on aspire plus à jouer des deux côtés du terrain [en attaque comme en défense, ndr], à sauter haut, à tirer fort, à faire des duels. C'est lui qui a rendu les joueurs beaucoup plus complets, parce que ça a été l'exemple d'un moins de deux ou trois générations.»

Comment générer un héritage si lourd dans un vestiaire, au point de peser tel un fardeau dans la tête de certains? «C'est simple, on n'en parle pas», affirme Erick Mathé, qui concède bien «quelques petites boutades, mais on n'en fait pas des tas». Hugo Descat confirme. «On est focus sur notre jeu. A la fin ça va cogiter mais pour l'instant, il reste du temps.» Plus beaucoup. ➤

Coup d'envoi à 13h30.



LIBÉ.FR

Le surfeur tahitien Kauli Vaast dompte «la mâchoire de Hava'e» et décroche l'or

Teahupo'o a choisi son roi dans la nuit de lundi à mardi, il s'agit du local de 22 ans. Il a suffi de trois vagues pour que le jeune surfeur, dont le prénom signifie «celui qui va dans l'océan» en hawaïen, parvienne à décrocher un 9,50 et un 8,17, lui qui ont permis de ravir la médaille d'or à l'Australien, Jack Robinson. PHOTO REUTERS



Sara, photographe iranienne.

L'œil de Libé Les JO, une bouffée d'air frais pour les photographes

Depuis plusieurs jours, je croise de nombreux photographes autour des terrains. J'en connais quelques-uns, mais la plupart me sont totalement inconnus. Certains reviennent du front ukrainien, d'autres de la frontière israélo-palestinienne. Ils me disent que les JO, c'est une bouffée d'air frais. Mardi, j'ai discuté avec Sara, une rencontre tout en douceur. C'est la première fois qu'elle vient à Paris, elle habite en Iran. Après ses photos de basket, elle partait visiter Montmartre. Je crois qu'elle était contente d'échanger avec un Parisien.

Texte et photo DENIS ALLARD

Basket: incandescents face au Canada, les Bleus filent en demie

Alors que l'on s'était préparé à des obsèques perpétrées dans l'intimité, l'équipe de France de basket a sorti mardi un match titanique pour renverser l'histoire de ses Jeux olympiques, et se venger (82-73) d'un Canada qui les avait saccagés de 30 points l'été dernier à la Coupe du monde, en Indonésie. D'ordinaire vulgaire et testostérone à souhait, l'ailier fort canadien Dillon Brooks avait soudain perdu sa langue persilienne, ne pouvant freiner les dunks toitrants d'Isaia Cordinier ou le fessier bondissant de l'intérieur du Real Madrid Guerschon Yabusele. Le procès du sélectionneur, Vincent Collet, est de ce fait ajourné, lui qui a soupé ces derniers jours de ses inclinations défensives, contestées jusque dans ses rangs par son arrière Evan Fournier.

En contenant l'attaque du Canada, dotés de snipers parmi les plus adroits du monde, à 73 points, on peut dire que Collet, qui est à nouveau en demi-finale d'une grande compétition internationale, a eu raison au bon moment. Le sélectionneur, justement, avait décidé de réaménager l'intérieur de la maison bleue. Exit l'idée suspecte des tours jumelles, Rudy Gobert et Victor Wembanyama associés. Place à un jeu plus dynamique et varié, avec le golgoth des San Antonio Spurs placé au poste de pivot, sous le panier, et l'installation de «l'Ours dansant», Guerschon Yabusele, bien plus hardi offensivement que le fruste Gobert. L'idée a marché du feu de Dieu durant un premier quart-temps où les Bleus ont joué comme des possédés. La folle intensité défensive a grippé la routine des orfèvres canadiens, dont les nuisances ont été réduites au maximum: 4 mini points inscrits



Evan Fournier pendant le quart des Bleus mardi.

en dix minutes pour le trio d'ordinaire incandescent Shai Gilgeous-Alexander, R.J. Barrett et Jamal Murray. Irréel. Et que dire de l'entame pleine de sève d'Isaia Cordinier, d'ordinaire rompu aux basses œuvres, mais qui avait déjà mis 10 points en banque à la quatrième minute. La Bercy Arena en spasme déjà.

Pour mettre fin au numéro, les Canadiens font alors appel à leurs soudards en chef, Nickel Alexander-Walker et Kelly Olynyk. Le dragster aux mains soyeuses Gilgeous-Alexander se réveille, enchaînant en soliste une dizaine de points au creux du deuxième quart. Mais les

Bleus avaient décidément plus de gaz que dans toutes les réserves de l'Ontario, et le pivot du Panathinaïkós d'Athènes Mathias Lessort mettait un boxon pas possible dans la raquette adverse, seul vrai point faible des Nord-américains: 45-29 aux citrons, avec une stat improbable. Alors que le Canada ne perd en moyenne que 11 ballons par match, ses hommes en avaient déjà perdu 9 à la mi-temps. Un augure de leur future apocalypse.

La deuxième mi-temps fut à l'avenant. Victor Wembanyama muselé et maladroït (7 points au final à 2 sur 10 au shoot, rarissime...), les Bleus s'en remettaient à leurs flamboyants soutiens du soir: 55 points pour le trio Lessort-Cordinier-Yabusele. Le reste confine à la tranche que procure le sport, cette étrange sensation que, ce soir-là, quoi qu'il se passe, vous avez la vie devant vous. Et Evan Fournier, dont la résurrection (15 points) est un morceau d'histoire de ce quart de finale, qui gueule sa rage si fort que toute la France l'entend.

WILLY LE DEVIN
Photo DENIS ALLARD

Les «gilets violets» de la RATP, champions olympiques de la précarité

Ils sont inmanquables sur nombre de quais du métro parisien, surtout dans les stations d'interconnexion. Le signe distinctif de ces agents d'accueil, un gilet violet, avec pour mission de renseigner les voyageurs, plus nombreux d'environ 15 % en ces temps olympiques. A première vue, le système fonctionne. En coulisses, la réalité est quelque peu différente. Depuis la fin de la semaine dernière, l'inspection du travail a été saisie sur les conditions d'exercice de ces agents. Pour ceux qui sont affectés aux plages horaires du matin, la prise de service débute à 5 h 30 et se termine

à 15 h 45. Soit dix heures et quinze minutes de présence par jour et neuf heures et demie de travail effectif – en comptant une pause déjeuner de quarante-cinq minutes. Durant leur temps de travail, les consignes sont strictes. Interdiction de s'asseoir entre le passage de deux rames. Si les gilets violets distribuent des briquettes d'eau aux passagers, rien n'est prévu pour qu'ils se désaltèrent eux-mêmes, pas de vestiaires pour déposer leurs effets personnels lors de leur prise de poste et aucune salle de repos pour leur temps de pause. Les 3600 gilets violets qui ne sont pas salariés de la RATP

ont été recrutés par deux sociétés prestataires de l'opérateur du métro: City One et Samsic. La consultation d'un contrat de travail proposé aux agents est édifiante. Le document auquel Libération a eu accès est un CDD de... deux jours, renouvelables. Le contrat prévoit, entre autres, que le salarié cède son droit à l'image dans l'hypothèse où il serait pris en photo, pour une durée de... dix ans. Sollicités par Libération, ni City One ni Samsic n'ont donné suite à nos questions. La RATP, quant à elle, indique mettre «à disposition des prestataires, des locaux qui

sont leur lieu d'attachement (prise et fin de service) afin qu'ils puissent y déposer leurs effets personnels». Elle précise en outre que «chaque personnel prestataire a accès sur le site où il travaille aux sanitaires et à un point d'eau». Ce qui ne correspond pas à la fourniture de bouteilles d'eau que les gilets violets doivent se procurer eux-mêmes. La division de l'inspection du travail compétente pour la RATP a, selon nos informations, transmis le signalement qu'elle a reçu à ses homologues chargés de contrôler City One et Samsic.

FRANCK BOUAZZI

A lire en intégralité sur Libé.fr

Escalade Le Français Bassa Mawem décroche sa place en finale

Celui qui dispute à 39 ans la dernière compétition de sa carrière s'est qualifié mardi pour la finale à huit de l'épreuve d'escalade de vitesse des JO de Paris. Sous le soleil écrasant du site du Bourget (Seine-Saint-Denis), le Français a été au rendez-vous, battant deux fois son record personnel, avant de l'égaliser au cours de son duel éliminatoire de la journée. «C'est un moment incroyable, j'ai fait de belles qualifications et un beau duel. Je ne parlais pas forcément gagnant et j'ai réussi à le taper sur la fin en allant chercher un centième», a réagi Bassa Mawem.

Plongeon La Chine récolte une nouvelle médaille d'or

La Chine a poursuivi mardi sa mainmise sur le plongeon en remportant sa troisième médaille d'or aux JO de Paris en autant d'épreuves, cette fois sur le 10 m synchronisé féminin, devant la Corée du Nord et la Grande-Bretagne. Chen Yuxi, déjà titrée en double à Tokyo en 2021, conserve son titre en compagnie de Quan Hongchan, qui avait elle été titrée en individuel à Tokyo. La Chine a déjà récolté l'or sur le tremplin de 3 m synchronisé femmes, et le 10 m synchronisé hommes.



Le lutteur Bagnoletais Mamadassa Sylla pendant le tournoi de qualification olympique à Bakou (Azerbaïdjan), le 5 avril. PHOTO KADIR CALISKAN, GETTY IMAGES

Chez les «Diables rouges» de Bagnolet, c'est la lutte sociale

Les trois lutteurs français qualifiés aux JO, Mamadassa Sylla, Koumba Larroque et Améline Douarre, sont tous licenciés dans la salle historique de Seine-Saint-Denis où les résultats n'ont jamais fait oublier la mission sociale, chevillée au corps de ses encadrants. Et dont Mamadassa Sylla, en lice ce mercredi, est l'incarnation.

Par
GUILLAUME GENDRON

Mamadassa Sylla, dit «Baba», a l'habitude de dire que c'est la lutte qui est venue le chercher, pas l'inverse. Un peu comme tout le monde n'a pas la chance d'avoir des parents communistes, tout le monde n'a pas la chance de grandir à Bagnolet (Seine-Saint-Denis), à un jet de pierre de la plus belle usine à lutteurs français, les «Diables rouges» («de 1980 aux années 2000, deux jeunes Bagnoletais sur trois ont pratiqué la lutte», assure le club sur son site). Pour Sylla, ça commence il y a vingt ans. Un été coincé au quartier, en centre de loisirs, un peu trop d'énergie à revendre. L'animateur, forcément, est lutteur. «Les gars, au lieu de faire n'importe quoi, venez à la lutte», tente l'ancien. «J'étais pas trop partant», raconte Sylla, mais on l'a suivi. L'éducateur ouvre le club désert en plein été pour les gamins. «On s'est fait des petits combats de rigolade, des chamalleries, mais on a kiffé», poursuit l'athlète de 31 ans. Alors on y est retourné, jusqu'à la rentrée et les vrais entraînements. Là, c'était moins marrant. L'ado, pétri de facilités, est dilétante. Les copains préfèrent le foot. «Baba, comment dire... hésite

Didier Duceux, l'emblématique président du club. C'était un pur petit Bagnoletais, grosse personnalité pas facile à canaliser mais on l'a canalisé. Surtout, il avait cette énergie, cette posture : on a décollé un super «gréco»». Comprendre : taillé pour la lutte gréco-romaine, la forme traditionnelle, où l'on n'agrippe que le buste, en opposition à la lutte libre, l'autre variante disputée aux Jeux. Sylla finira par s'appliquer, vers ses 15 ans, ce qui est considéré tard dans le milieu. Le déclic ? «C'est un défi qui m'a fait rester, reprend le trentenaire. Un gamin plus jeune que moi, mais qui venait depuis tout petit. Lui, un jour, il m'a salement corrigé. Je me suis dit : "Toi, je vais rester jusqu'à ce que je te batte." Ça m'a pris des mois, mais j'ai réussi, et après ça, je suis jamais reparti. Encore aujourd'hui, c'est comme ça que je gagne - à l'usure, à la détermination, même si en face, les mecs sont plus techniques ou je ne sais quoi. Je craque pas.»

«BABA, C'EST LE PLUS FIABLE»

La persévérance, Mamadassa Sylla en connaît un rayon. Les Jeux de Tokyo lui avaient filé sous le nez en demi-finale des qualifications. Cette fois-ci, c'était son coéquipier en équipe de France, Gagik Snjoyan, qui semblait prédestiné à être le

«C'est vrai que ça fait quelques olympiades que c'est les vaches maigres. Mais nous, on fait le taf, on envoie toujours quelqu'un.»

Didier Duceux
président du club de lutte de Bagnolet

seul lutteur français sur les tapis parisiens. Mais ce dernier, d'origine arménienne, a refusé de se rendre au dernier tournoi qualificatif en Azerbaïdjan, en guerre avec son pays natal dans le Haut-Karabakh, invoquant une promesse faite à ses parents qui craignaient pour sa vie. Alors, Sylla s'y est collé, a pris son billet pour Bakou et n'a pas laissé filer sa chance.

«Arrêtez de raconter que Baba est l'invité surprise, s'agace Duceux. Ça fait six ans qu'il est titulaire dans sa caté [les -67 kilos, ndr], il a eu un coup de mou et un type lui est passé devant quelques mois. Mais il est revenu, comme toujours. Baba, c'est pas le plus esthète, mais c'est le plus fiable.» L'intéressé philosophe: «Je crois au destin. La polémique ne m'a pas touché: je n'ai rien volé à personne, j'ai simplement repris mon dû, de la façon la plus simple possible: en allant me battre.» Pendant toute cette période, il a su compter sur le soutien de sa «deuxième maison»: celle des Diables rouges.

A dix bornes du village olympique, l'entrée du stade de la Briqueterie, où se niche la salle, est couverte d'affiches qui conjuguent passé, présent et futur: Mélonin Noumonvi, dit «Mélo», champion du monde en 2014 désormais coach, pose la main sur l'épaule de Baba Sylla, son protégé. Au milieu, Duceux, l'immuable pilier, est tout sourire. Cette année encore, comme à Tokyo, le maigre contingent de la lutte française sera 100% affilié aux Diables rouges. Aux côtés de Sylla, seul homme qualifié, ont réussi à composer leur billet Koumba Larroque, championne du monde des moins de 23 ans en 2021 en bisbille avec la Fédération, battue lundi en quart de finale (avec encore un mince espoir d'être repêchée pour le bronze), et Améline Douarre, rappelée trois semaines avant la compétition après le retrait des Russes – «elle était déjà en vacances à la Réunion!» s'esclaffe Noumonvi.

En être, en soi, est déjà un exploit. La Fédération internationale de lutte n'octroie aucune invitation d'office au pays organisateur, à l'inverse du judo. Surtout, Sylla est le premier «gréco» français qualifié depuis les fameux frères Guénot à Londres, en 2012, les derniers lutteurs tricolores médaillés. «C'est vrai que ça fait quelques olympiades que c'est les vaches maigres, reconnaît Duceux, installé dans le petit bureau du club, une étuve couverte d'auto-

collants et croulant sous les coupes. Mais nous, on fait le taf, on envoie toujours quelqu'un.» Les «diablistes», comme les appelle le président du club, ne lâchent jamais l'affaire: «Regardez Koumba, elle a tout gagné chez les jeunes, puis elle a vécu une descente aux enfers. Après les Jeux de Tokyo [sortie d'entrée], tout le monde l'a lâchée. Puis, elle est remontée toute seule, par la bande. Au final, c'est elle qui est là.»

Intarissable, le diable en chef l'est aussi sur le rôle social du club – le cardio, c'est important en lutte, ça veut aussi dire avoir un gros cœur. «Quand t'ouvres un club de lutte, tu sais que tu vas faire du social. T'es pas là que pour apprendre à mettre des "ceintures" [les projections, dans le jargon]. T'es en contact avec les profs des gamins, tu remplis des dossiers de la CAF, tu files des petits boulets, du placé à poser le week-end...» Il raconte les licences payées en dix chèques possiblement en boîte ou, encore tout ému, l'histoire d'un autre licencié du club, «un type tout timide», qu'un conseiller d'orientation avait recasé en CAP cuisine alors qu'il rêvait de plomberie. «C'est moi qui suis allé démenter tout ça. Le type, aujourd'hui, il a une grosse PME», conclut Duceux, aussi fier que s'il racontait le parcours d'un médaillé olympique.

«ILS VIENNENT TOUS DU MMA, C'EST LA MODE»

Le club a aussi noué une collaboration de longue date avec un collectif artistique – la Revue éclair –, accueillant des tournages de films, fournis des figurants... «On ouvre les horizons, si tu vois ce que je veux dire», sourit fièrement Duceux. En plus de ça, il faut savoir aussi joindre les diplomates – nombre de pratiquants sont issus des satellites russes, autant de potentielles sources de tension, à l'heure de la boucherie en Ukraine et de la tragédie du Haut-Karabakh. «Ils laissent tout ça au vestiaire, jure-t-il. Après, ça veut pas dire qu'ils vont bouffer ensemble, hein...»

Un truc tracassé tout de même le président. Pour agrandir l'école en face, les locaux du club, relativement vétustes, vont être prochainement rasés. «On est là depuis 1969, ça fait quelque chose», concède le taulier. Pourtant, les finances n'ont jamais été aussi bonnes, grâce à un afflux de nouveaux pratiquants. «Ils viennent tous du MMA, c'est la mode, explique le coach Mélo. En un an, on a doublé le nombre de licenciés! Quand ils voient sur YouTube les Tchétchènes démonter tout le monde dans l'octogone avec des prises de lutte, ils se disent, faut que j'aie ces bases-là»

Le retournement de situation amuse Baba Sylla: «Pendant longtemps, quand je disais que je luttais dans le quartier, les mecs étaient en mode: "Ouais, ouais OK." Mais maintenant, ils viennent tous me voir pour me dire: "Mais c'est hyper stylé en fait, on aurait jamais dû lâcher, c'est toi qui as eu raison!"» Comme toujours, le «gréco» l'a eue à l'usure. Et n'en tend pas faire autrement, ce mercredi, sur les tapis du Grand Palais éphémère. ◆

Boxe: la soif d'or d'Oumiha et Bennama

Les Toulousains combattront en finale ce mercredi et jeudi, sur un ring posé à Roland-Garros. Trois ans après des JO de Tokyo sans podium pour la France.

Il y a un truc entre Toulouse et la boxe. Les amateurs de chanson française penseront forcément à Claude Nougaro et ses «quatre boules de cuir» qui «tournent dans la lumière» (pensez à rouler les r). Aujourd'hui, les suiveurs du noble art diront plutôt: Sofiane Oumiha et Billal Bennama. Le premier est un enfant du Mirail, vaste cité en bordure de Toulouse, avec son lot de fantasmes, sales histoires et destins arrachés au déterminisme. Le second a été façonné à Blagnac, les Airbus vrombissant au-dessus de la tête, par un père entraîneur dont les tripes sensibles l'empêchent de regarder les combats de sa progéniture (il boit des cafés seul en attendant le coup de fil post-bastion du fiston).

L'histoire pourrait être plus belle encore pour les deux sudistes, voisins de chambre au village olympique. Tous deux s'apprennent, ce mercredi et jeudi, à disputer une finale dans l'écrin de Roland-Garros, où l'on ne battra pas que la terre, l'espace d'une semaine.

Outsider fauché. Capitaine de l'escouade des pugilistes tricolores baptisée «Team Renaissance» – référence au trou d'air toykoïte (zéro podium) –, Oumiha s'offre ainsi sa seconde finale olympique, chez les moins de 63,5 kilos, après celle perdue à Rio, en 2016. A l'époque, il n'était qu'un second couteau de la «Team Solide», dans l'ombre du couple star Yoka-Mosely, qui finira dans la postérité comme l'équipe la plus médaillée de l'histoire de la boxe française: six métaux récoltés dont deux titres dans la capitale brésilienne. Bob sur la tête, Oumiha était arrivé en outsider fauché – il avait même dû lancer une cagnotte pour se payer un préparateur



Bennama, dimanche à Villepinte. PHOTO MOHD BASFAN APP

physique. En finale (déjà un exploit) face au local de l'étape Robson Conceição, dans une atmosphère de fournée sacrificielle («On avait l'impression qu'avec le public, ils étaient à deux contre lui dans le ring», se souvient le champion olympique de Sydney Ibrahim Asloum), Oumiha avait lâché tous les rounds à l'adversaire. «Il y avait tout un peuple en face, le sol tremblait», s'en souvient encore le léger, lors d'une interview pré-tournoi au Club France. L'argent l'avait alors amplement comblé.

A Tokyo, le boxeur avait vécu une expérience scizophénique: il avait dû suivre l'accouchement de son fils en visio depuis le Japon peu avant d'en découler. Arrivé numéro 1 mondial, il s'était fait compter par l'arbitre avant la fin du deuxième round des deux premiers tours, face à un Américain. «J'étais assoiffé d'or après Rio, raconte Oumiha. Aujourd'hui, je prends les choses calmement. J'ai pris de l'âge (29 ans, ndr), j'ai changé de catégorie de poids [il était en moins de 60 kilos à Rio], donc j'ai dû travailler ma puissance et ma capacité à encaisser. J'ai mis les ingrédients pour que de grandes choses se passent. Après, on verra...»

Sur le ring, Oumiha est à l'image de cette petite meche frisée qu'il laisse pendouiller sur son front: un ressort. Magnifique dans l'es-

quive, le Français exaspère l'adversaire avec son style dansant. En demi-finale, face à un Canadien costaud, il a rendu une copie quasi parfaite. Ce mercredi soir, il aura face à lui un Cubain, Erislandy Alvarez, qu'il a déjà battu, lors des Mondiaux de 2023. Il est déjà fait le film (sans doute bien aidé par le coach de l'équipe de France, cubain lui aussi): sa tactique consiste à imiter chaque match à venir en shadow (l'art de boxer les ombres), avant d'enfiler les gants.

Mollets-allumettes. Quant à Billal Bennama, il arrive animé par des courants contraires: «Espoir de revanche» (son élimination précoce à Tokyo avait fait jaser sur l'arbitrage) et le «contrôle de ses émotions», qui ont pu jouer des tours à ce poids mouche sanguin, très grand (1,78 m) pour sa catégorie (moins de 51 kilos). Et donc par définition plutôt frêle, avec ses mollets-allumettes. D'autant plus que, malgré son allonge, Bennama aime le corps à corps. Trop? Il est ressorti de sa demi-finale, contre un Dominicain râblé, victorieux sur le fil et les deux arca-dées ouvertes. «Un bon strip, un peu de colle, ça va le faire», a tenu à rassurer son coach, Malik Boujeadi. En finale sur le Central, jeudi, il affrontera l'Ouzbek Hassanboy Dumatov, champion olympique des mi-mouches à Rio. Remake des Mondiaux 2023, où Bennama avait fini postérieur sur la toile, dominé.

Une troisième finale (et pas n'importe laquelle, celle des super-lourds) est possible pour la boxe française: mercredi, l'inattendu Djamil-Dini Aboudou, avec son physique faussement débordant et ses enchaînements éclair, viendra lui aussi chercher un bout de lumière. En face, il y aura, comme il aime se le répéter, «deux bras, deux jambes, un humain, comme toi, comme nous». En l'occurrence l'Espagnol Ayoub Ghafra, champion d'Europe en titre.



Oumiha, dimanche à Villepinte. PHOTO PETER CZIBORRA REUTERS

400 m haies

Sydney McLaughlin et Femke Bol, duel à la pointe

Avec des chronos qui explosent la concurrence, l'Américaine, fervante croyante omniprésente sur les réseaux sociaux, et la Néerlandaise, plus réservée, survolent cette discipline. Elles livreront bataille en finale jeudi.

Par
CAROLINE VIGENT

Cela fait deux ans que les deux meilleures athlètes de tous les temps sur 400 m haies ne se sont pas affrontées. Ce dernier duel entre Sydney McLaughlin et Femke Bol, c'était aux championnats du monde 2022 et l'Américaine n'avait fait qu'une bouchée de la Néerlandaise – qui a repris le titre l'an dernier en l'absence de sa rivale, blessée. Elles se répondent depuis par chronos supersensibles interposés, sans concurrence chacune de leur côté. Ni l'une ni l'autre n'est donc habituée à ce sentiment de menace qui saisit lorsqu'on sent le souffle d'une adversaire dans son dos, en l'entendant franchir les haies dans le même tempo... qui saura mieux y faire face jeudi soir en finale, dans l'une des courses les plus attendues des Jeux ?

MÉTICULOSITÉ SANS BORNE

Femke Bol, 24 ans, et Sydney McLaughlin, 25 ce mercredi, partagent beaucoup. A commencer par les six meilleures performances mondiales de tous les temps sur 400 m haies – trois partout, mais avantage à l'Américaine, championne olympique en titre, qui détient le record du monde, en 50"65. Bol se « contente » pour l'heure du record d'Europe (50"95). Elles sont en tout cas les seules athlètes à avoir couru en moins de 51 secondes le 400 m haies : plus vite que la finale femmes des derniers championnats de France sur 400 m... plat.

Autre point commun, leurs débuts, très entourés par leur famille. Que des sprinteurs, pour certains olympiques, chez les McLaughlin. Pas le même niveau chez les Bol, mais c'est l'intention qui compte : à chaque fois qu'elle bat un record, la gamine avait droit

à un gâteau en forme de cœur sur lequel était inscrit le chrono gagnant. La plus précoce dans l'histoire ? Avantage encore à McLaughlin, qui a carrément participé aux Jeux de Rio à 16 ans. Cela lui vaudra le surnom de « Syd the Kid », qui lui colle encore à la peau. Bol, elle, c'est « Bambi », surnom donné par ses camarades d'entraînement, rapport à sa maladresse (comme lors du relais 4 × 400 m mixte des mondiaux 2023, où elle s'était étalée juste avant la ligne), et surtout à la longueur de ses jambes : l'immense athlète blonde aux joues toujours très rouges sur la ligne d'arrivée culmine à 1,84 m, quand McLaughlin, sourcils ultra-désinés, fossette d'héroïne américaine au menton, mesure 1,75 m.

Mais surtout, ce qui sautera aux yeux jeudi soir en finale, c'est leur foulée, d'une fluidité cosmique, donnant l'impression qu'elles échappent autant à la douleur qu'aux règles de la gravité. Le tout avec un même schéma de course qui devrait les amener au coude-à-coude dans la dernière ligne droite. C'est que les athlètes ont la même recette : une méticulosité sans borne quand il s'agit de décomposer les foulées, ou « rassembler leur puzzles », comme le formule Bol. Et donc le même défaut à combattre : « Ne jamais être satisfait de ce que l'on fait peut s'avérer négatif. Femke doit apprendre que le mieux est l'ennemi du bien », tente d'expliquer l'entraîneur Laurent Meunier à sa pointilleuse athlète. Côté Sydney McLaughlin, elle l'affirme : c'est Dieu qui l'aide à contrôler sa « quête perpétuelle de la perfection ». Quand elle bat un record du monde, elle le renvoie – « Tout est possible avec le Christ » – avant de publier un verset sur les réseaux sociaux où elle est omniprésente.

Et c'est là que l'on comprend à quel point les deux croqueuses de haies sont, hors piste, à des années-lumière

l'une de l'autre. A Femke Bol, la rationalité et la simplicité. Elle s'entraîne au centre national des Pays-Bas, équivalent de l'Insep. Sa seule foi pour se surpasser, c'est celle en ses carnets, où elle note stats et sensations à longueur d'entraînements. McLaughlin s'entraîne à Los Angeles, sous la houlette de l'influent Bob Kersee, dans son groupe « Formula Kersee », mastodonte dans le milieu de l'athlétisme américain, qui coacha, entre autres, les stars Allyson Felix, Florence Griffith-Joyner ou encore la Française Eunice Barber. Sur la piste, aux fourneaux, en train de préparer son mariage, pour faire la promotion de crème antirides... L'Américaine chronique son quotidien en ligne, notamment sur sa chaîne YouTube, sponsorisée par l'équipementier sportif New Balance. Du côté de la discrète Néerlandaise, pas question de se dévoiler sur Internet. « Les réseaux, je n'y suis pas allée depuis plusieurs semaines », confirmait-elle encore dimanche de sa voix fluette.

« PLAN A, PLAN B, PLAN C »

Pour ce qui est de s'exposer, Femke Bol préfère la piste. Celle du Stade de France, la championne d'Europe l'a déjà visualisée un million de fois, avec, comme d'habitude, « un plan A, un plan B et un plan C ». Mais « dans mes rêves, je me vois entrer dans un stade à guichets fermés, rongée par le trac, et livrer bataille à McLaughlin pour la victoire à partir de la dernière haie », dit-elle. Avec en tête, l'idée d'une dernière ligne droite irrésistible, devenue sa marque de fabrique depuis que l'an passé aux Mondiaux d'athlétisme, revenue des limbes, elle avait avalé ses adversaires en relais 4 × 400 m. Et comme elle l'a réitéré samedi soir en 4 × 400 m mixte pour offrir, après un nouveau retour qui laissait pantois, l'or à son pays. ➤



Femke Bol et Sydney McLaughlin pendant le 400 m haies aux

Une discipline devenue star de l'athlétisme

Passé de l'ombre à la lumière aux JO de Tokyo, le 400 m haies, seule épreuve où le record du monde peut tomber lors des deux finales, masculine et féminine, sera scruté de près jeudi et vendredi au Stade de France.

La finale du 100 m s'est jouée sur un battement de cils, Mondo Duplantis a électrisé le Stade de France et Ethan Katzberg, Canadien au look de hippie, a écrasé la concurrence au lancer du marteau. Sympa, pour un début. Mais ne vous y trompez pas : l'événement des compétitions olympiques d'athlétisme reste à venir. Il se jouera en deux temps, mais sur une même épreuve. Une discipline longtemps regardée comme une injure au bon sens, disputée sur un tour complet de la piste, mais avec dix barrières pour passer l'allure et dérégler la foulée. Aux Jeux de Paris, le 400 m haies s'annonce comme le

sommet de la semaine, la course la plus attendue, excitante et explosive du programme. La seule épreuve où le record du monde peut tomber lors des deux finales, masculine et féminine.

Casting. Dans les deux cas, il pourrait même être battu par plus d'un seul athlète. Depuis les Jeux de Tokyo en 2021, la discipline est passée de l'ombre à la lumière. « Elle a longtemps été la course que personne ne regardait », suggère l'Américaine Dalilah Muhammad, 34 ans, ancienne recordwoman du monde. Aujourd'hui, elle est celle qui peut créer l'événement. Retour en arrière.



Jeux de Tokyo en 2021 (remporté par la seconde). PHOTO ALISHA LOVRICH PROSPORTS SHUTTER

JO de Tokyo, au matin du 4 août : le Norvégien Karsten Warholm fait exploser toutes les idées reçues sur les limites du 400 m haies. En finale olympique, disputée dans un stade vide, il boucle son tour de piste en 45"94. Record du monde. Il devient le premier homme de l'histoire sous les 46 secondes. Avec son chrono, le Norvégien aurait été champion de France du 400 m (sans haie) quelques semaines plus tôt.

Le lendemain, même heure et même endroit. L'Américaine Sydney McLaughlin imite le Norvégien dans la finale féminine, 51"46. Record du monde. Elle efface sa propre marque de 44 centièmes. Elle aussi aurait pu être championne de France sur 400 m (sans haie, encore). Depuis, l'Américaine a fait mieux (50"65 le 30 juin à Eugene). Deux records du monde dans une même discipline, en seulement vingt-quatre heures, en finale olympique. Les experts creusent dans leurs archives pour dénicher un précédent. Il n'y en a pas.

À Tokyo, techniciens et observateurs s'interrogent. Comment expliquer deux explosions consécutives ? Les progrès de l'entraînement, la polyvalence des deux athlètes, capables de briller sur les haies mais

aussi sur le plat (48"74 pour McLaughlin, 44"87 pour Warholm) ? La technologie, ces semelles en carbone inventées pour le marathon puis glissées dans les pointes des athlètes ? Un peu de tout cela, sans doute.

Mais l'explication est ailleurs. Elle tient au casting. Chez les femmes, la rivalité entre Sydney McLaughlin et Femke Bol (50"95, deuxième chrono de l'histoire) n'a pas d'égal actuellement sur la piste. Côté masculin, ils sont trois à se disputer la propriété de la discipline. Trois hommes capables de cumuler au Stade de France le titre olympique et un record du monde.

Dragster. En tête de liste, Karsten Warholm, 28 ans, le plus âgé de la bande. Champion olympique en titre, triple champion du monde, trois fois champion d'Europe. Le record du monde lui appartient donc. Le public aussi. À l'image de Noah Lykes, il sait faire le show et en raffole, mais dans un style différent, plus scandinave. Son truc : se couvrir d'un casque de viking pour célébrer ses victoires. Le Norvégien a longtemps été annoncé imbattable, pour avoir enchaîné 22 victoires entre 2019 et 2021. Mais une blessure en juin 2022 a déréglé sa belle mécanique. Il reste l'homme

à battre, mais son avance a fondu.

Un rang en dessous, Rai Benjamin. L'Américain a passé l'olympiade à muscler son palmarès – vice-champion olympique, double médaillé mondial –, mais sans toucher le graal. Il détient le deuxième chrono de l'histoire (46"17). Il est aussi le plus rapide de la meute sur 400 m (44"21), le seul sous les 20 secondes au 200 m (19"99). Rai Benjamin est arrivé aux Jeux de Paris 2024 lancé comme un dragster. Au meeting de Monaco, le 13 juillet, il a battu Karsten Warholm et annoncé la couleur : « À Paris, ça va être de la folie. Il faut que je gagne là-bas. »

Enfin, Alison dos Santos. Un Brésilien. Champion du monde 2022, médaillé de bronze à Tokyo. Record personnel : 46"63. Ancien judoka, venu à l'athlétisme par décision de ses parents, pas assez fortunés pour payer ses leçons de judo. Il porte encore sur le crâne, le bras et la poitrine les traces d'une grave brûlure à l'huile de cuisine survenue à l'enfance. Il n'est pas le plus connu, mais son mental est en acier trempé. A eux trois, Karsten Warholm, Rai Benjamin et Alison dos Santos possèdent 28 des 30 meilleurs chronos de l'histoire. Tout est dit.

ALAIN MERCIER

Armand Duplantis et l'archétype du «Petit Prince»

Par **SABRINA CHAMPENOIS**
Chroniqueuse société

C'est une comparaison actée jusque dans le *New Yorker* : Armand Duplantis a des airs de Timothée Chalamet, l'acteur franco-américain. « Duplantis a des mèches brunes, des pommettes saillantes et un regard qui claque », se délecte le chic magazine, qui procède aussi à un décryptage en règle de la technique du prodigieux perchiste suédois, en soulignant un miracle : « En termes classiques, Duplantis n'est pas un perchiste parfait. Son saut présente des particularités qu'aucun entraîneur n'enseignerait. » De quoi encore renforcer l'aura de « Mondo », car quoi de mieux que l'anomalie pour décupler l'extraordinaire ?

Ce que Duplantis, 24 ans, a montré lundi soir au Stade de France relevait pourtant de la perfection, avec embrasement collectif à la clé. Ce qui a particulièrement saisi est la facilité, la capacité de jouer sans trembler le premier chapitre du scénario acquis d'avance (sa victoire), avant d'enquiller le second (établir deux nouveaux records, olympique et mondial) avec un panache de Rastignac. C'est du moins ce qu'on se raconte, à rebours de la réalité : Duplantis n'a rien du transfuge de classe batzarien, plutôt *nepo baby*, enfant d'athlètes biberonné à la perche dès le jardin familial, métronome de sa propre carrière à la progression implacable. Un autre point

commun avec Chalamet, fils d'un journaliste et d'une actrice et danseuse, enfant de la balle et désormais le plus *bankable* d'Hollywood.

Duplantis comme Chalamet sont des superstars et des petites entreprises millimétrées jusque dans leur communication, il est de fait acquis que pareilles fusées exigent un verrouillage complet, pour éviter le parasitage, facteur de dévissage. Léon Marchand raconté en petit gas surgi de Toulouse est un conte de fées que lui-même recadre par les faits – rappel des heures d'entraînement, de l'importance de l'entourage (ses parents sont d'anciens nageurs internationaux) et de la préparation mentale. Mais l'archétype romantique du «Petit Prince» perdure, on gage que Kauli Vaast, médaillée d'or du surf, y aura droit aussi, d'autant que le décor se prête à merveille à la fable, cette vague mi-ange mi-ogre de Teahupo'o.

Ce qui est piquant, c'est qu'en parallèle, le réalisme gagne l'image-rie accolée à l'athlète féminine. Dans le sillage de Simone Biles, la sportive bombe désormais le torse sans complexe, envoie bouler le cliché de petite princesse, longtemps bien plus vendeur. Pour une fois, on y voit un avantage sur les hommes. ♦



ANDRÉ ISANTOVIC, APF

Par
SÉBASTIEN FARCI

Samia Sharmin Biva a terminé ses études il y a deux ans. A priori, elle n'allait donc pas souffrir des nouveaux quotas universitaires imposés en juin par le gouvernement de l'ex-Première ministre Sheikh Hasina, tant contestés par les étudiants. Mais tout a changé quand la police a commencé à réprimer violemment les protestations, en tirant sur la foule à balles réelles ou en caoutchouc. C'était le 18 juillet. La vie de cette jeune architecte de 27 ans a changé, comme celle de tout le Bangladesh, ce pays sud-asiatique d'environ 172 millions d'habitants. «A partir de ce jour, c'est toute la jeunesse qui est entrée en rébellion contre ce gouvernement fasciste», raconte-t-elle au téléphone d'une voix fluette mais déterminée, depuis la capitale Dacca. «Nous partions tous les jours manifester, et les policiers nous attaquaient, nous torturaient. Ils fouillaient nos téléphones pour effacer des vidéos et pénétraient de force chez nous. C'était un cauchemar et je ne pouvais plus dormir tellement j'avais peur», avoue celle qui est rapidement devenue coordinatrice du mouvement dans le quartier de Mirpur, à Dacca. «Mais c'était notre responsabilité de nous battre. Dans ma vie, j'ai eu peur pour moi ou mes amis, j'ai pleuré quand j'avais des problèmes de travail. Cette fois, je pleurais et me battais pour ma patrie. Et j'étais prête à mourir pour elle.»

«C'EST UNE LIBÉRATION»

L'histoire du Bangladesh est traversée de violences politiques régulières, et la répression s'est particulièrement accentuée ces dernières années, avec l'arrestation des principaux dirigeants de l'opposition à la veille des législatives, en janvier. Mais ces affrontements opposent généralement les deux principaux partis, la ligue Awami («laïque») et



Des étudiants devant le Parlement à Dacca, lors de l'annonce de la démission de la Première ministre. PHOTO FATIMA TUI JOHORA, AP

le Parti nationaliste bangladais (BNP, nationaliste et islamique). Mais ce mouvement étudiant, lui, est né en juin de manière apolitique. Or la Première ministre l'a réprimé avec la même violence aveugle: au moins 419 personnes ont été tuées depuis juin. Cela n'a fait qu'enflammer la colère des étudiants, qui n'ont eu alors plus qu'un objectif: la démission de Sheikh Hasina.

La dame de fer du Bangladesh, qui venait de commencer en janvier un quatrième mandat consécutif, ne voulait toutefois pas céder à la pression populaire, et il a fallu que la

foule menace sa résidence, et que sa famille la convainque, pour qu'elle accepte finalement d'abdiquer. Lundi, à la mi-journée, Sheikh Hasina a donc démissionné et fui en moins d'une heure en hélicoptère militaire vers New Delhi, en Inde, où elle se trouve actuellement. «C'est une libération», s'exclame la jeune Samia Sharmin Biva, des sanglots dans la voix. Depuis dix ans, nous ne pouvons plus parler librement de peur d'être arrêtés. Aujourd'hui, j'ai l'impression que le sang de nos frères n'a pas coulé en vain.»

L'appareil sécuritaire, depuis, s'est

écroulé: de nombreuses stations de police de Dacca ont été attaquées, certaines incendiées par une foule à la soif de revanche. Un syndicat de police a annoncé entrer en grève et a demandé pardon pour avoir tiré sur des étudiants, après avoir été «forcé à ouvrir le feu», assure-t-il dans un communiqué publié mardi. Des partisans du parti de la ligue Awami ont également été attaqués. La transition politique s'annonce maintenant délicate. En signe d'apaisement, le président bangladais a gracié la principale figure de l'opposition, dirigeante du BNP et

ancienne Première ministre, Khaleda Zia. La septuagénnaire à la santé fragile a été condamnée en 2018 à 17 ans de prison pour corruption, dans des poursuites politiques, selon son parti. Des centaines de personnes, dont un grand nombre de membres de ce parti, sont encore portées disparues après des arrestations arbitraires. Le chef de l'Etat a également dissous le Parlement, afin d'ouvrir la voie à de nouvelles élections législatives. Le chef de l'armée bangladaise, le général Walker-uz-Zaman, a annoncé lundi son intention de former un gouvernement intérimaire «prochainement». Dès mardi, le prix Nobel de la paix Muhammad Yunus (lire ci-contre), adulé par les manifestants et actuellement à l'étranger, a accepté la possibilité d'en prendre la tête, mais sans savoir si cela sera accepté par les militaires et autres partis. L'économiste octogénaire est réputé pour avoir déployé le microcrédit au Bangladesh.

NEUTRALITÉ

«C'est une personne crédible sur le plan national et international, et neutre politiquement. Donc c'est une bonne option», estime Rumeen Farhana, députée du principal parti d'opposition du BNP dans la législature précédente. Une position personnelle, car sa formation ne s'était pas encore prononcée officiellement mardi. Cette neutralité est «importante pour ce gouvernement intérimaire, confie-t-elle à Libération, car «après plus de quinze ans de Sheikh Hasina au pouvoir, toute l'administration et même la commission des élections ont été complètement politisées en sa faveur, et il faudra la réformer avant de mener des élections».

Bangladesh «J'étais prête à mourir pour ma patrie»



Après des semaines de manifestations violemment réprimées et la démission lundi de la Première ministre, l'armée a promis un gouvernement «intérimaire», que le prix Nobel de la paix Muhammad Yunus a accepté en principe de mener.



A Dacca, la capitale du Bangladesh, mardi. PHOTO/TAJMA LUI GHORA AP

A l'étranger, les violences de ces derniers jours ont effrayé, et de Washington à Bruxelles, en passant par New Delhi et Pékin, la plupart des partenaires économiques du Bangladesh ont appelé au calme, et à une « transition ordonnée et pacifique vers un gouvernement démocratiquement élu », selon les propos de Josep Borrell, le chef de la diplomatie de l'Union européenne.

En filigrane, beaucoup s'inquiètent de voir l'armée garder le pouvoir au Bangladesh, comme ce fut le cas entre 2007 et 2008, et comme cela l'est toujours chez son voisin birman. Mais cela est peu probable, selon le professeur bangladais en sciences politiques Mubashar Hasan, de l'université d'Oslo. A la différence de la Birmanie, « l'armée bangladaise dépend énormément des missions de maintien de la paix de l'ONU, qui sont très lucratives pour elle. Et aujourd'hui, l'ONU exerce une forte pression sur elle », pour qu'elle ne garde pas le pouvoir, explique le professeur.

L'économie bangladaise, de manière générale, dépend énormément de ces pays étrangers : 80% de ses exportations et 10% de son PIB proviennent de la vente de vêtements de prêt-à-porter, envoyés principalement vers les pays occidentaux. ➤

«Aujourd'hui, j'ai l'impression que le sang de nos frères n'a pas coulé en vain.»

Samia Sharmim Biva
bangladaise de 27 ans

Les étudiants donnent crédit à Muhammad Yunus

Après la chute de Sheikh Hasina, les manifestants se tournent vers le Prix Nobel de la paix qui a révolutionné le système d'emprunt solidaire.

A 84 ans, celui que l'on surnomme le « banquier des pauvres » est sollicité, non pas pour ses innovations financières, mais pour diriger un gouvernement intérimaire après la fuite et la démission lundi de la Première ministre du Bangladesh, Sheikh Hasina. « Nous avons décidé de former un gouvernement intérimaire avec le professeur Muhammad Yunus », a annoncé mardi Nahid Islam, du mouvement Students Against Discrimination sur ses réseaux sociaux. « Quand j'ai été contacté par les étudiants, j'ai d'abord refusé. Mais leur persistance m'a convaincu », a d'abord confié l'économiste à une source proche citée par le journal britannique *The Daily Star*. Plus tard dans la journée, il a confirmé à l'Agence France-Presse être prêt à prendre la tête d'un « gouvernement intérimaire ». « J'ai toujours mis la politique à distance. [...] Mais aujourd'hui, s'il faut agir au Bangladesh, pour mon pays, et pour le courage de mon peuple,

alors je le ferai », a-t-il déclaré, tout en appelant à l'organisation d'« élections libres ».

Né le 28 juin 1940 à Chittagong, dans le sud-est du Bangladesh, alors sous administration britannique, Muhammad Yunus, fils d'un joaillier, admet qu'il a eu la « chance de naître dans une famille qui n'avait pas besoin de [lui] pour s'assurer un revenu ». Après des études à l'université de Dacca, une bourse Fulbright lui permet de poursuivre un doctorat en économie à l'université Vanderbilt à Nashville. De retour au Bangladesh, il est nommé professeur à l'université de Chittagong.

Peu après son retour des États-Unis, en 1976, alors qu'une famine ravage le pays et que de nombreuses personnes perdent leur em-

ploi, Yunus se rend à Jobra, un village abandonné, où il se penche sur la situation de 42 tresseurs de bambou accablés par leur incapacité à payer la matière première pour leur travail de douze heures, et ce, pour une rémunération de 10 centimes. Pour les aider à « sortir de leur esclavage », l'économiste intervient en leur prêtant 27 dollars avec la promesse de rembourser « quand ils pourront ».

Place des femmes. Le concept de Yunus – prêter de petites sommes d'argent sans garanties pour aider les plus démunis à sortir de la pauvreté – commence alors à prendre forme. Sa Grameen Bank, ou « une banque des villages », fondée en 1983, a révolutionné l'accès au crédit pour les populations les

plus démunies. Aujourd'hui, elle est présente dans 94% des villages bangladais, offrant des services à près de 45 millions de personnes. Prônant un modèle de microcrédit, Yunus a sorti des millions de personnes de la pauvreté, souvent sans aucune garantie de remboursement autre que la confiance et la solidarité des emprunteurs. Ce modèle a fait école dans plus de cinquante pays.

En 2006, le prix Nobel de la paix lui est attribué. « Une paix durable ne peut être atteinte sans que les populations les plus pauvres trouvent les moyens de sortir de la pauvreté », explique alors le comité Nobel Muhammad Yunus a également révolutionné la place des femmes dans l'économie. « Personne n'a jamais pensé aux femmes. Elles n'avaient jamais eu l'occasion de sentir qu'elles avaient une existence économique », déclare-t-il dans *Forbes*. Avant la Grameen Bank, les femmes détenaient moins de 1% des prêts bancaires au Bangladesh. En insistant pour que la moitié des emprunteurs soient des femmes, l'entrepreneur bangladais a affronté un système patriarcal ancré dans la société. En avril, la banque comptait près de 10,56 millions de membres-emprunteurs, dont 97% sont des femmes, selon le Centre pour les politiques et les pratiques de développement.

Prison. Muhammad Yunus a brièvement envisagé une carrière politique en créant son propre parti, Nagorik Shakti (Pouvoir citoyen), en 2007. Sa décision avait été perçue comme une provocation par la Première ministre, Sheikh Hasina. La tension avait culminé en 2011, lorsque Hasina avait évincé Yunus de la direction de la Grameen Bank, arguant qu'à 73 ans, il avait dépassé l'âge légal de départ à la retraite. Sa destitution avait entraîné des manifestations, avec des milliers de Bangladais formant une chaîne humaine pour protester contre son renvoi.

En janvier dernier, il avait été condamné à six mois de prison pour violations du droit du travail. Et en juin, il avait été inculpé du détournement de 252,2 millions de taka (environ 2 millions d'euros) du fond de bien-être des travailleurs d'une entreprise de télécommunications, qu'il avait fondée pour apporter les technologies de l'information aux populations rurales. En août 2013, plus de 170 dirigeants mondiaux et lauréats du prix Nobel avaient adressé une lettre ouverte à la Première ministre, lui demandant de mettre fin aux poursuites contre Muhammad Yunus. Selon Amnesty International, depuis l'arrivée au pouvoir de la Ligue Awami, formation laïque de centre gauche, en 2008, plus de 150 affaires ont été engagées contre Yunus. L'organisation considère ces accusations judiciaires comme « une forme de représailles politiques en raison de son travail et de ses opinions dissidentes ».

ARUZHAN YERALIYEVA



Muhammad Yunus, à Dacca en janvier. PHOTO M. HOSSAIN/OPU AP

Par
LAURENCE DEFRANOUX
Envoyée spéciale au Liban
Photos
ALINE DESCHAMPS

Au Sud-Liban, avec les soldats de la Finul : «On gêne les uns, on dissuade les autres»

REPORTAGE

«Libération» a suivi le contingent français chargé du maintien de la paix le long de la Ligne bleue, fragile frontière entre le Hezbollah libanais et Israël. Alors que les frappes s'intensifient, l'ONU appelle à agir d'urgence pour éviter un embrasement.

Avec leur drapeau des Nations unies délavé flottant dans l'air brûlant, leur peinture blanche floquée des lettres «UN», les véhicules blindés français enchaînent à une allure de sénateur les virages au-dessus de la Méditerranée étincelante, secouant leurs passagers à chaque changement de vitesse. Sous les yeux des soldats, défilent depuis le matin des enfilades de maisons aplaties, des portes de garage tordues par le souffle des bombes. Aalma El Chaeb, un des plus beaux villages du Liban avec ses maisons de pierre blanche et ses églises, n'est plus que le fantôme de lui-même. C'est là que Christina Assi, photographe de l'AFP et porteuse de la flamme olympique, a perdu une jambe dans une frappe ciblée de l'armée israélienne, le 13 octobre, qui a aussi tué un journaliste et en a blessé sept. Le véhicule contourne un rond-point pavé de des oriflammes noires de la fête religieuse de l'Achoura et des drapeaux jaunes du Hezbollah. Des portraits de Hassan Nasrallah, le chef de la milice chiite qui impose sa loi dans la région, sont plantés sur les trottoirs déserts. «Nous ne jouons pas à cache-cache, le but est de nous montrer. On gêne les uns, on dissuade les autres. Pendant ce temps, les tirs s'arrêtent. On se sent utiles», affirme Yohan, le chef de section de la patrouille française (1).

On longe des vignes et des champs envahis d'herbes folles, truffés d'éclats d'obus et de munitions non explosées. Chacun craint un blocage provoqué par une manif improvisée ou un caillasse, par agacement ou le temps de cacher un camion chargé de roquettes. On aperçoit sur une crête, à 3 kilomètres, le mur construit par l'Etat hébreu et les postes d'observation de l'armée israélienne. Au-dessous, la forêt est balafée, arrosée de kérosène à la lance à incendie et de bombes au phosphore par les Israéliens, minée par le Hezbollah. «Depuis juin 2023, le Hezbollah a grignoté une partie du territoire que tenait la Finul [Force intérimaire des Nations unies au Liban, ndr], s'est installé dans des propriétés privées. Sous prétexte de créer des pépinières de sapins sous le paravent d'une ONG, il a multiplié les avant-postes et enterré de l'artillerie», explique un officier.

A Tayr Harfa, du linage qui sèche, un jardin luxuriant, un scooter sous un arbre, des engins de chantier prouvent que des gens vivent encore ici : chiïtes, chrétiens ou druzes trop pauvres ou trop âgés pour partir, réfugiés syriens chargés d'entretenir villas et piscines, miliciens prêts à dégager les gravats après les ripostes israéliennes. Sur l'écran du GPS, le point bleu indiquant notre position s'évanouit. «Nous sommes brouillés», annonce Yohan. Le minaret de la mosquée penche au-dessus de ses murs disloqués. Pour

éviter que son église ne subisse le même sort, le curé a râlé sur les combattants du Hezbollah qui avaient installé leur lance-roquette juste derrière. Un homme semble faire le guet. La guerre suspend son souffle. Quelques heures après notre passage, les frappes reprendront.

DIX-HUIT ANS DE PAIX

Lorsque le 8 octobre, au lendemain du massacre de 1 200 Israéliens commis par le Hamas, le mouvement chiïte libanais a décidé d'attaquer Israël en solidarité avec l'orga-

nisation palestinienne, il a déclenché le déplacement de près de 100 000 habitants et plongé le Sud-Liban dans le bruit et la fureur. Après dix-huit ans de paix, plus un jour, plus une heure ne passe sans que la Ligne bleue, comme on appelle la ligne de démarcation entre Israël et le Liban, ne soit violée. D'un côté, le Hezbollah, puissante milice financée par l'Iran, soumet les infrastructures militaires du nord de l'Etat hébreu à un harcèlement permanent de rafales d'armes automatiques, de roquettes, de missiles antichars et de drones – en

dix mois, 17 soldats israéliens et 25 civils sont morts, et environ 80 000 habitants ont été déplacés. De l'autre, Tsahal a répliqué avec des tirs d'artillerie, largué 900 bombes sur les maisons suspectées d'abriter une sortie de tunnel ou des combattants, mené des assassinats ciblés avec des drones kamikazes – 500 personnes sont mortes côté libanais, dont une centaine de civils, et probablement près de 1 500 ont été blessées. Les tensions ont redoublé après qu'une roquette du Hezbollah a tué douze enfants druzes, le 27 juillet,

sur le plateau du Golan annexé par Israël. Quatre jours après, le chef militaire du Hezbollah libanais, Fouad Chokr, était tué à Beyrouth par une frappe israélienne. Puis le chef du Hamas, Ismail Haniyeh, mourait dans sa résidence à Téhéran, au cœur de l'Iran.

La Finul, créée en 1978 pour assurer la sécurité de la région et aider le gouvernement libanais à y rétablir son autorité, tente d'empêcher les hostilités de dégénérer en guerre totale. Pour rejoindre le quartier général de son commandement militaire, situé à 500 mètres de la



A Naqoura, au Sud-Liban, lors d'une patrouille de la Finul le long de la Ligne bleue, le 24 juillet.

station balnéaire de Naqoura à demi rasée par les bombardements, à 100 kilomètres au sud de Beyrouth, il faut obtenir un laissez-passer griffonné sur un minuscule bout de papier par un officier bourru du renseignement militaire libanais, franchir le Litani, le fleuve de la taille d'un ruisseau qui marque la frontière avec le Sud-Liban. En tout, 10 000 militaires et 750 civils de 48 nationalités différentes sont chargés de veiller au respect de la résolution 1701 du Conseil de sécurité des Nations unies, adoptée après la guerre de 2006 entre le Hezbollah et Israël. Elle s'appuie sur trois principes : seules la Finul et les forces libanaises sont autorisées à disposer d'armes au Sud-Liban ; aucune infrastructure ne peut être utilisée pour une action ou une intention hostile ; les Casques bleus possèdent une liberté de mouvement totale. Tous trois sont désormais violés en permanence, même si ni Israël ni le Liban ne remettent en cause la médiation de l'ONU, dont le mandat annuel doit être renouvelé fin août.

« Nous avons un mandat d'interposition, et non pas d'imposition de la paix », explique le général Cédric du Gardin, chef d'état-major de la Finul, qui enchaîne les missions dans la zone depuis 1994. Notre rôle est de constater les violations, et de les rapporter à New York, au siège des Nations unies, qui décide des sanctions. Même si les protagonistes ont des moyens militaires incomparablement plus puissants que les nôtres, avec nos 40 patrouilles par jour, menées souvent conjointement avec les Forces armées libanaises, nous jouons un rôle d'arbitre, de tampon. Le premier qui touche un Casque bleu a perdu. Si nous n'étions pas là, les hostilités auraient depuis longtemps basculé sur une autre échelle. »

En dix mois, la Finul a rendu compte à la communauté internationale, entre autres, de l'envoi de 32 000 obus et roquettes, à peu près à nombre égal par chaque camp, et des violations quotidiennes de l'espace aérien libanais par les avions de combat israéliens. Elle est aussi le seul canal de transmission entre le Liban et Israël, qui négociaient sous son égide leurs derniers litiges frontaliers avant que l'attaque du Hezbollah ne suspende le processus.

DÎNER AUX CHAMPS-ÉLYSÉES

Ce soir de fin juillet, le général français dîne avec sa garde rapprochée aux « Champs-Élysées », le baraquement qui fait office de restaurant pour l'état-major. Son téléphone sonne sans arrêt. Quelques jours plus tôt, le bombardement d'un entrepôt de munitions près de Saïda, au-delà du Litani, a illuminé le ciel durant près d'une heure. Au large, un navire allemand de la Finul surveille la zone frontière maritime - depuis un mois, les hélicoptères italiens ont suspendu leurs patrouilles au-dessus de la Ligne bleue, trop risquées. Au plafond, quelqu'un a écrit près du trou laissé par un éclat d'obus : « 17 avril 2024. » Des chiens abandonnés par les

Dans la base de la force de réaction rapide de la Finul à Deir Kifa, une équipe cynotechnique entraînée à la détection d'explosifs.



« Pour deux missiles tombés sur une maison vide, vont répondre 40 tirs d'artillerie au milieu des champs. »

Christophe
colonel de la Finul

C'est énorme, mais cela reste sous les lignes rouges. Des frappes qui ont un effet politique autant que militaire. « Quand le Hezbollah frappe des colonies israéliennes désertes, Nasrallah envoie un message disant qu'il est prêt à la guerre. Mais il reste dans un niveau de violence qui ne lui fera pas porter la responsabilité de son déclenchement. »

ON S'HABITUE À TOUT

Des explosions retentissent à 2 kilomètres. Trois F16 israéliens passent le mur du son, faisant vibrer les murs, lâchant comme pour un feu d'artifice des leurres destinés à tromper les missiles sol-air du Hezbollah. Les convives lèvent à peine les yeux : « On s'habitue à tout, hélas. Le Hezbollah se met le plus près

possible des emprises de l'ONU pour se protéger, et les Israéliens tapent parfois à 100 mètres ou 200 mètres du camp. Mais ce n'est rien par rapport à ce que subissent la population libanaise et les contingents ghanéens, indiens et népalais, qui prennent sur la tête les débris des interceptions du Dôme de fer, et les tirs de roquettes mal ajustés depuis le camp palestinien de Tyr. »

Pour leur venir en aide en cas de besoin, la Finul dispose de la Force Commander Reserve, basée à Deir Kifa, composée de 700 soldats français de l'opération Daman épaulés par une compagnie finlandaise. Cette force de réaction rapide, sous les ordres directs du commandant de la Finul, est la seule habilitée à intervenir dans n'importe quel

secteur. Dotés d'une cinquantaine de blindés, de moyens de déminage, de chiens de reconnaissance et d'attaque et de matériel de lutte contre le feu, ils sont prêts à partir 24 heures sur 24. En cas d'attaque aérienne massive de l'armée israélienne, qui détruirait les ponts et les axes routiers pour couper le Hezbollah de ses bases arrière, les Casques bleus se trouveraient piégés. Leur mission sera de protéger les civils qui viendront chercher refuge dans leurs bases, et de les évacuer jusqu'au Litani. « En 2006, les Israéliens avaient appelé et averti : "Vous avez une heure", raconte Cédric du Gardin. Cette fois, j'ai établi un plan d'urgence, validé par tous les pays, qui permettra aux 10 000 Casques bleus de tenir en autonomie durant quarante jours, et d'éventuellement organiser leur retrait. Faute de pouvoir évacuer par la Syrie ou Israël, la seule issue serait la mer. »

Lundi, alors que les chancelleries demandaient aux voyageurs de quitter d'urgence le Liban, la tension est encore montée. Les F16 israéliens multiplient les démonstrations de force au-dessus de Beyrouth, et les frappes ont tué quatre combattants du Hezbollah et un secouriste en vingt-quatre heures. De son côté, le Hezbollah a revendiqué sept attaques contre Israël. Le haut-commissaire de l'ONU aux droits de l'homme, Volker Türk, exhorte « toutes les parties à agir d'urgence pour une désescalade » et « éviter que cette situation ne se dédiorne davantage et tombe dans un abîme avec des conséquences encore plus terribles pour les civils. »

(1) L'armée française exige que les militaires soient identifiés par leur prénom, sauf les personnalités publiques.

déplacés errent dans le camp à la recherche de chats errants à se mettre sous la dent. Une sirène résonne. « Level 2, level 2 », dit le haut-parleur. Plus personne ne doit sortir sans gilet pare-balles, casque et kit de survie, et les patrouilles sont interrompues. Le niveau 3 est déclenché quand une frappe est attendue à moins de 500, voire 300 mètres. Chacun court alors vers le bunker le plus proche. « Depuis avril, nous avons changé la grille des niveaux d'alerte. Sinon, nous ne pouvions plus travailler », explique un officier.

Le déclenchement des alertes dépend des avertissements lancés par Tsahal, des publications des deux camps sur les réseaux sociaux, des données fournies par le renseignement militaire libanais et par les radars français de trajectographie, qui identifient les points de lancement et d'impact. Et de l'expérience du terrain. « Les règles d'engagement sont assez codifiées, avec des sortes d'équivalences », explique le colonel Christophe. Pour deux missiles tombés sur une maison vide, vont par exemple répondre 40 tirs d'artillerie au milieu des champs. Pour un chef du Hezbollah tué, le tarif est de 200 roquettes.



Par
PAULINE MOULLOT
Envoyée spéciale en Bretagne
Photos **QUENTIN
BONADÉ-VERNAULT**

Machinalement, Joachim tire une poignée et une crème onctueuse atterrit dans le pot placé en dessous. C'est une des dernières étapes de la fabrication de sa glace. Une fois qu'une dizaine de pots est remplie, il en lisse le contenu pendant que sa mère, Cécile, pose les couvercles et file les ranger au surgélateur. «Quand elle sort de la turbine, la glace est à moins 10 degrés, il faut la passer à moins vingt le plus rapidement possible, pour éviter que des cristaux d'eau apparaissent», explique l'éleveur laitier, dont le laboratoire est situé dans la cour de la ferme de la Grande Fontaine à La Bouxière (Ille-et-Vilaine). A la tête d'une exploitation de 40 vaches laitières et 40 hectares en agriculture biologique, Cécile Duté, rejointe par son fils Joachim comme salarié en 2015 puis comme associé à la retraite de son mari en 2023, s'est attelée à cette transformation givrée en 2014. «Avec un groupement de producteurs en agriculture biologique, on a voulu lancer de la vente directe. Beaucoup de monde faisait déjà du fromage ou des yaourts. On s'est dit qu'on n'allait pas concurrencer les collègues», raconte la sexagénaire. Pour la ferme

de la Grande Fontaine, ce sera donc les glaces. Deux ans plus tard, ils investissent dans un laboratoire conséquent : pasteurisateur, turbine, surgélateur...

«La recette est plus simple que pour un yaourt qui se conserve peu ou un fromage, où il faut maîtriser toute la vie du produit. Là, l'enjeu reste d'avoir le bon goût et la bonne texture mais on peut fabriquer puis stocker», et donc lisser la production sur l'année, raconte Anne Manach, responsable depuis 2016 d'une formation sur la fabrication de glaces à la ferme à la chambre d'agriculture de Normandie. La plupart d'entre eux fabriquent ces produits toute l'année, pour les vendre essentiellement en été et sous forme de bûches pendant les fêtes. Alors qu'il faut en moyenne 10 litres de lait de vache pour un kilo de fromage, on en utilise moins d'un litre pour obtenir un peu plus d'un litre de glace.

Les éleveurs de chèvres, brebis ou producteurs de fruits se mettent aussi à la transformation. Selon Anne Manach, le phénomène est apparu il y a une quinzaine d'années. Difficile à chiffrer aujourd'hui, puisqu'aucun organisme officiel ne suit l'ampleur des trans-

formations à la ferme, et encore moins en glaces. Tout juste sait-on que dans l'Hexagone plus de 23 milliards de litres de lait de vache ont été livrés en 2022, et qu'une infime partie, 355 millions, a été transformée à la ferme ou commercialisée en vente directe. Mais impossible de savoir combien de glaces produites dans des fermes sont vendues chaque année.

La plateforme Frais et local, coordonnée par les chambres d'agriculture et le ministère, recense cinquante producteurs, essentiellement dans le quart nord-ouest de la France et certaines zones touristiques, en montagne ou près de la côte sud-est. Plusieurs réseaux accompagnent aussi les éleveurs en leur proposant

des concepts quasiment clés en main. «Invitation à la ferme», un groupe d'agriculteurs bio principalement installé dans l'Ouest, dénombre quatre glaciers sur 43 éleveurs laitiers qui font de la transformation. Le système leur permet de mutualiser leurs achats de matière première (autres que le lait venant de leurs fermes), les emballages, les formations ou même le marketing. La recette est testée et mise au point sur une des fermes, puis dupliquée dans celle des

voisins. Les produits givrés sont alors vendus dans des réseaux locaux et bio, à moins de 80 km de chaque ferme. Le principe est similaire avec la marque La Mémère – qui ne compte à ce jour que deux producteurs associés, un en Ille-et-Vilaine, l'autre dans la Vienne – lancée en grande pompe en 2021 sous le patronage d'Arnaud Montebourg. Les recettes bio sont confectionnées avec un meilleur ouvrier de France mais le public ciblé n'est pas le même, puisque c'est celui des grandes surfaces. A plus de 7 euros le pot de 400 grammes, des prix en moyenne similaires à celles vendues localement dans les Biocoop ou chez les producteurs bio, et entre 10 et 35 % plus chers, selon les goûts, que leur concurrent américain Häagen-Dazs. Le prix du bio et de l'artisanal.

«Je veux faire un produit dont je sois fier»

Les vendeurs de matériel, qui s'adressaient aux artisans glaciers, ont aussi lancé des gammes destinées aux agriculteurs. En proposant parfois formations, recettes, packaging et mise en réseau. Selon tous les acteurs, le marché français a explosé avec l'arrivée d'une société néerlandaise en 2010. Sous la marque Glace de la ferme, Ice Delite propose aux agriculteurs de 19 pays un concept clé en main pour faire leurs propres crèmes et sorbets. Si les exploitants agricoles utilisent leur matière première (lait ou fruits), ils ont ensuite accès à des machines tout-en-un commercialisées par la marque, à du packaging, des étiquettes, une formation ainsi qu'à 950 recettes, se félicite l'entreprise leader en France. Résultat, de nombreuses crèmes glacées se retrouvent sur les étals d'épicerie ou de marchés de producteurs au Portugal, en Suède ou dans l'Hexagone dans des pots standardisés, avec le même logo affichant un champêtre bâtiment agricole au toit rouge et la marque «glace de la ferme».

Surtout, les agriculteurs peuvent commander des mélanges déjà prêts, qu'ils n'ont qu'à ajouter dans la turbine à leur lait ou fruits pour fabriquer de la glace. «Certains en achètent, mais nous, ce n'est pas ça. Ils nous fournissent les sucres et les parfums, et c'est à nous de tout préparer», certifie un éleveur laitier. Pour les glaces artisanales, la recette évolue en fonction de la qualité du lait, qui varie d'une exploitation à l'autre selon les races de vaches, les saisons et les régions. «C'est facile pour démarrer. On reçoit un sachet, on rajoute du lait et c'est prêt. Mais très vite, quelque chose manque. On n'a pas les mains sur la recette. Si c'est trop sucré, on ne peut rien faire. Mais créer ses recettes soi-même, c'est un boulot à part entière, avance un autre qui s'est depuis désengagé de son contrat avec la marque néerlandaise. C'était moins de travail, mais moins intéressant financièrement. On est des vaches à lait pour eux.» Contacté par Libé, Ice Delite n'a pas donné suite.

Bruno Aim, président de la Confédération nationale des glaciers de



Dans la ferme la Grande Fontaine à

AGRICULTURE

Les fermes se font une glace au soleil

REPORTAGE

Depuis une quinzaine d'années, des éleveurs laitiers et des maraîchers se lancent dans la confection de crèmes glacées à la ferme. Souvent encadrée par les gros acteurs du secteur et vendue localement, cette production permet de valoriser autrement leurs cultures.

France, estime que 2 % de ses 1200 adhérents sont agriculteurs : «Au début, on n'était pas contents parce qu'ils avaient encore de la paille aux sabots, ce qu'ils faisaient était dégueulasse. Mais aujourd'hui, ils ont les mêmes normes que nous, de bons laboratoires et font de très bons produits.»

Pour mettre au point ses recettes, Joachim Duté a organisé une formation sur sa ferme avec une poignée de collègues et un meilleur ouvrier de France. Au mur, une fiche récapitule les étapes : ajouter la poudre de lait quand le pasteurisateur atteint 40 degrés, les sucres à 60 degrés ou encore la crème à 70. Les proportions changent en fonction des saveurs. Une trentaine de goûts sont proposés par sa ferme, des classiques vanille (l'essentiel des ventes), chocolat ou fraise aux



La Bouëxière (Ile-et-Vilaine), fin juillet.



Joachim Duté a commencé l'activité de préparation de glaces en 2014.



Avec sa mère Cécile, il est à la tête d'une exploitation de 40 vaches laitières et 40 hectares en agriculture bio.

plus bretonnes sarrasin ou gwel (lait fermenté aux airs de yaourt qui n'est produit qu'en Bretagne). En été, il produit 150 litres par jour. En moyenne, 10% de sa production laitière part dans les glaces. Une partie des fraises sont produites sur la ferme, le cassis vient de chez le voisin, mais les framboises bio sont de Bourgogne et la vanille de Madagascar... «L'objectif, c'est d'utiliser des matières premières nobles et non transformées au maximum, pour en faire ressortir le goût. On a du bon lait, il faut des bons ingrédients. Je veux faire un produit dont je sois fier, insiste l'éleveur. Cela a un impact fort sur le coût de production, et donc sur les prix de vente des glaces. Cela restreint les débouchés.» Si le contexte économique – flambée des matières premières, des emballages et de l'électricité pour

les producteurs, ainsi que l'inflation qui restreint les choix des consommateurs – ternit l'attrait pour la transformation en général et donc pour celle de la crème glacée, le potentiel des zones touristiques continue d'attirer. Pour optimiser leurs ventes, les fermiers multiplient les déplacements sur les événements locaux. A 3 euros la boule, ils se situent dans la moyenne des artisans. Et pourtant, c'est ce marché qui leur garantit les marges les plus élevées.

«C'est un boulot monstrueux»

Sur la pointe du cap Fréhel (Côtes-d'Armor), alors que les K-Way sèchent de la dernière averse, on croise quelques touristes cornets en main. Sur le parking, une roulotte s'est plantée là, en même temps que le ciel bleu. Dès que le soleil pointe

le bout de son nez, la ferme du Pont Pivert à Plévenon, le village le plus proche, s'élance pour vendre ses douceurs givrées aux estivants. Installés en 2018 en maraîchage et fruits rouges, Agathe Le Mire et son compagnon Gabriel travaillent en bio et en traction animale. En 2021, leurs baies avaient suffisamment poussé pour leur permettre de lancer leur activité de glaces. 80% de leur chiffre d'affaires se fait en été, essentiellement grâce à cette transformation. «Cette valorisation au cap Fréhel nous permet de ne pas faire de concessions sur notre production, explique la maraîchère et glacière autodidacte. Vendre ici permet de faire rayonner l'agriculture bio auprès de monsieur et madame Tout-le-Monde. Et on prouve qu'on peut proposer des produits de qualité en zone touristique.»

Sur leur petite exploitation, les deux paysans salarient deux personnes supplémentaires. A La Bouëxière, c'est l'équivalent de 3,5 temps plein qui sont rémunérés sur une ferme laitière depuis que l'atelier glaces a été lancé. Sans transformation, seule une personne et demie pouvait vivre de l'exploitation. Tous le reconnaissent : s'ils ne se rémunèrent pas forcément mieux avec ce nouveau débouché, celui-ci leur permet d'embaucher davantage de main-d'œuvre. Mais la transformation est aussi chronophage, d'autant que les deux saisons (givrée et agricole) connaissent leur pic d'activité au même moment, en été : «Hier, on a fait l'ensilage technique pour conserver le fourrage l'hiver et le rendre plus nutritif, ndlr, demain on espère pouvoir moissonner, raconte Joa-

chim Duté, dont les vaches doivent également être traitées deux fois par jour. On est beaucoup à se lancer dans la transformation, peu à tenir sur le long terme. C'est un boulot monstrueux.» Cette année, la météo maussade a en plus conduit à une baisse de la consommation, regrettent les artisans fermiers. Pour autant, la production de glaces a aussi un avantage : le plaisir. «Il y a un côté gourmand. On aimait bien en manger, on en faisait déjà un peu pour nous, donc on s'est lancés», sourit Dominique Poisson, producteur de glaces depuis 2009 dans la Manche. «C'est l'avantage de la vente à la boule. On voit que les gens trouvent ça bon et sont contents», renchérit Cécile Duté. A la ferme du Pont Pivert, à Plévenon, Agathe Le Mire confirme : «C'est un produit joyeux, ça fait plutôt rêver.»



LIBÉ.FR

Émeutes racistes au Royaume-Uni : l'extrême droite française fantôme

Fidèle à son habitude d'activisme en ligne, l'extrême droite s'est emparée, en France, des violences outre-Manche pour nourrir son récit d'une guerre raciale qui viendrait – ou qui serait déjà là, larvée. Un renversement qui vise à faire des émeutiers de pseudos résistants se battant pour le salut de leur « civilisation », leur « race ». PHOTO AP

Tim Walz, un débonnaire de campagne pour Harris

Désigné mardi, le gouverneur du Minnesota apporte son expérience d'élu local, un fort ancrage à gauche et une caution de bon sens rural bienvenue pour le camp démocrate.

Par **PHILIPPE COSTE**
Correspondance à New York

Bien des élus démocrates ont glané l'attention des médias en traitant Donald Trump de fou furieux, d'abruti, de dictateur, de putschiste ou de danger pour la démocratie. Tim Walz, gouverneur de l'Etat du Minnesota, ancien prof de géographie au bagout de maquignon et aux galons de réserviste de la Garde nationale, vient de gagner, mardi, le statut de colistier de Kamala Harris, et peut-être un avenir de vice-président le 5 novembre, en décrivant le candidat populiste et son adjoint J.D. Vance, ainsi que leurs ambitions idéologiques, comme « bizarres » lors d'une interview sur MSNBC. En retournant à l'envoyeur l'idée d'une normalité brandie par les conservateurs contre la prétendue hégémonie des « woke », en rappelant que son Midwest, facilement décrit comme le fief des conservateurs, peut aussi se targuer de valeurs progressistes et solidaires, il bouleverse les clichés politiques.

Bon-papa. Le gouverneur en poste depuis 2018 à Saint Paul, la capitale du Minnesota, après douze années d'élu, au Congrès, de l'une des circonscriptions les plus conservatrices de son Etat, offre à Kamala Harris la caution du bon sens rural et une ligne directe vers l'électorat blanc de l'intérieur du pays, le monde des cols-bleus et des chemises à carreaux, en marge de la culture réputée et



Tim Walz à Minneapolis en 2020. PHOTOS MATUREN AP

éduquée du Parti démocrate. Bien sûr, sa sortie sur la « *bizarrie* » de l'adversaire, reprise en boucle sur les réseaux sociaux, n'a été qu'un atout de plus pour un candidat pressenti depuis le retrait de Joe Biden de la course le 21 juillet. Jusqu'à la dernière minute, Kamala Harris considérait encore le rival Josh Shapiro,

gouverneur de Pennsylvanie, un élu pivot indispensable à la victoire. Elle s'inquiétait néanmoins de la réception, par la gauche et les jeunes, du soutien de ce Juif pratiquant à l'offensive israélienne sur Gaza, et de son image dégradée auprès des syndicats après des sabbilles avec les organisations d'enseignants et de fonctionnaires. Walz, un sexagénaire aux sourcils blancs broussailloux

de bon-papa des campagnes, crâne dégarni et silhouette grassouillette dans les t-shirts informels qu'il affectionne, tranche avec les finasseries de Washington. Son manque de notoriété nationale accentue l'attrait de la nouveauté pour l'électorat

et désarçonne les adversaires, comme son bilan politique à la fois terre et progressiste qui contrebalancera la modération stratégique de Harris. Né dans le Nebraska, Walz s'est engagé à 17 ans comme artilleur dans la Garde nationale, avant d'entamer des études dans une fac d'Etat. Il rencontre sa femme durant son premier emploi de prof, avant de déménager en 1996 avec elle vers la même *high school* de Mankato, une ville proche de Minneapolis.

Le prof adoré pour ses cours passionnés, et surtout pour avoir, en tant qu'entraîneur de football, propulsé l'équipe du lycée au premier rang de l'Etat, n'a connu sa révélation politique qu'en 2004, quand il lui a fallu défendre la cause d'élèves exclus d'un meeting du candidat républicain George Bush parce que certains portaient des écussons du rival démocrate John Kerry. Ce rejet l'avait choqué et conduit à s'initier à la politique, au moment où les démocrates cherchaient des candidats au Congrès dotés d'antécédents militaires.

« Refuge ». Elu en 2006 dans une circonscription rurale du sud du Minnesota, le député débonnaire et pragmatique a vu monter la mouvance populiste et antiétatiste. Gouverneur depuis 2018, il a obtenu des compromis budgétaires avec les républicains. Membre de la National Rifle Association, il a heurté le lobby quand il a promu des restrictions au port d'arme à feu. Dès la victoire des démocrates dans les deux Chambres législatives, il a troqué le folklore terrien pour un programme résolu de gauche. Walz a érigé son Etat en « refuge » pour les personnes transgenres, a obtenu de l'Assemblée la protection du droit à l'avortement au moment où l'IVG était battu en brèche dans 16 Etats et a poussé au renforcement de l'Etat-providence local, en imposant les cantines gratuites pour tous les élèves et en garantissant les congés maternité et les assurances santé des plus démunis. Son gouvernement s'est également illustré par le rétablissement du droit de vote pour les anciens détenus, la légalisation de la marijuana et par une politique environnementale qui lui a valu des conflits avec les industriels. Walz, le chantre des valeurs de gauche du Midwest, doit maintenant prouver qu'il peut endosser un costume d'espion national. ➤

Gaza Yahya Sinwar nommé à la tête du Hamas



Terré dans les tunnels gazois, Yahya Sinwar vient d'être nommé chef du Hamas, mardi, après l'assassinat d'Ismaïl Haniyeh. « Le mouvement de résistance islamique Hamas annonce la nomination du dirigeant Yahya Sinwar à la tête du bureau politique du mouvement », indique un communiqué du groupe. Celui qui a passé vingt-deux ans en prison et a effectué une ascension sanguinaire au sein de

l'organisation islamiste prend donc la tête du mouvement palestinien. Il succède ainsi à Ismaïl Haniyeh, tué dans la nuit du 30 au 31 juillet par une frappe israélienne à Téhéran, en Iran. Haniyeh était le principal négociateur du Hamas pour les pourparlers de cessez-le-feu à Gaza. Un profil différent des attentats du 7 Octobre et qualifié de « *avisé du mal* » par l'armée israélienne, « tout comme l'étaient Ben Laden ou Al-Baghdadi [le dirigeant de Daech] ». Depuis, il est devenu l'un des principaux objectifs de la guerre menée par Israël dans l'enclave palestinienne. C'est également sous l'autorité de Yahya Sinwar qu'opèrent en principe les brigades Al-Qassam, la branche armée du Hamas, qui se trouvent à Gaza. Quelques minutes après l'annonce de sa nomination, une salve de roquettes a été par ailleurs tirée depuis le territoire enclavé en direction d'Israël, revendiquée par ces brigades.

Aux Etats-Unis, la tempête Debby fait au moins cinq morts

L'ouragan, rétrogradé en tempête lorsqu'il a touché terre lundi matin sur la côte sud-est des Etats-Unis, continue sa course vers le nord du pays et les Etats de Géorgie et de Caroline du Sud, avec des rafales allant jusqu'à 75 km/h, après un pic à 120 km/h. Selon les autorités américaines, au moins cinq personnes ont été tuées : après quatre décès en Floride, dans des accidents de la route et à cause de la chute d'un arbre, un homme a péri en Géorgie. Le président, Joe Biden, a déclaré l'état d'urgence en Floride, en Caroline du Nord et en Géorgie. Debby a d'abord déferlé lundi en tant qu'ouragan de catégorie 1 (sur une échelle de 5) sur la côte ouest de la Floride. Reclassé comme tempête, le phénomène s'est ensuite déplacé en Géorgie. Debby devrait rejoindre le large puis s'approcher jeudi de la Caroline du Sud. Le cœur de la tempête « va

traîner le long de la côte pendant deux ou trois jours », avec comme conséquence « un épisode de pluie extrême de longue durée » en Géorgie et en Caroline du Sud, alerte un bulletin du Centre américain des ouragans (NHC). Pour le spécialiste des ouragans Michael Lowry, Debby peut « déverser toutes ses pluies » pendant la semaine, avec jusqu'à 75 cm de précipitations par endroits. Des niveaux « historiques » qui entraîneront des « inondations potentiellement catastrophiques ». Une catastrophe amenée à se répéter selon l'Agence américaine d'observation atmosphérique, qui prédit que la saison des ouragans dans l'Atlantique Nord, entre juin et novembre, sera très agitée. Au début du mois de juillet, l'ouragan Beryl avait déjà fait des dizaines de morts dans les Caraïbes, au Venezuela et aux Etats-Unis.

(avec AFP)

Répertoire

reportero-libe@teamedia.fr / 01 87 39 82 95 / 01 87 39 82 89

Disquaire achète au meilleur Prix

DISQUES VINYLES 33T - 45T - CD
TOUS STYLES TOUTES QUANTITÉSJazz Pop Rock Musique Classique Métal Punk Soul Funk
- House - World - (Afrique Antilles Maghreb) - Reggae - Hip Hop

Gros Stocks et Collections

Contactez-nous 07 69 90 54 24

MATÉRIEL AUDIO

Platines - Hi-Fi - Amplis - Cellules - DJ - Jeux Vidéos - Consoles
Déplacement en France
avec respect des mesures sanitaires en vigueur.

Réponse très rapide PAIEMENT CASH

ANTIQUAIRE EXPERT
EN ARTS ASIATIQUESAchète comptant
porcelaines, statues, vases, bouddhas,
mobiliers, laques, paravents...
Décorations asiatiques : corail, jade...

MAISON ALEXANDRA

06 15 02 23 98

Déplacement Paris et Province GRATUIT sous 48 heures

est habilitée pour toutes vos ANNONCES LÉGALES
sur les départements 75 93 94
de 9h à 18h au 01 87 39 84 00 ou par mail legales-libe@teamedia.frVous
voulez
passer
une
annonce
dans

Libération

Vous
avez
accès à
internet ?Découvrez notre site
de prise d'annonce
en ligne
http://petites-annonces.
liberation.fr

Libération

www.liberation.fr
113, avenue de Choisy,
75013 Paris
tél. 01 85 47 98 80
contact@liberation.frEdité par la SAREL
Libération
SAREL au capital
de 23 435 000 €
113, avenue de Choisy,
75013 Paris
RCS Paris 382.038.199Principal actionnaire
Presse indépendante SASCopirants
Dov Ailon,
Amandine Bascoul-Rometu
Directeur de la publication
Dov AilonDirecteur de la rédaction
Dov AilonDirecteur délégué
de la rédaction
Paul CurcioDirectrices adjointes
de la rédaction
Stéphane Aubert,
Lauren Provost,
Alexandra SchwarzbrodDirecteur artistique
Nicolas VuatahouRédacteurs en chef
Michel Becquembourg
(épicaux), Frédéric
Bédard (progressif),
Laure Breton (JO), Gilles
Diers (photos web),
Christian Lécuyer
(enquête), Eve Roger (actu)Rédacteurs en chef adjoints
Liban Alemagna (France),
Anne-Laure Barret
(environnement),
Lucral Charrier (photo),
Cécile Daumas (I),
Sonja Delesalle Stolper
(monde), Fabrice Drouzy
(suppléments),
Yvan Daval (forums),
Mathieu Escobier (dites),
Quentin Girard
(modes de vie),
Cédric Machiot
(chocnews),
Camille Paugam (actu),
Dizier Piron (culture)ABONNEMENTS
Site : abo.liberation.fr
abonnement@liberation.fr
tarif abonnement 1 an
France métropolitaine : 364€
tél. 01 95 56 71 40PUBLICITÉ
Libe plus
113, avenue de Choisy,
75013 Paris
publicite@liberation.frPETITES ANNONCES
LE CARNET
10, bd de Grenelle
75015 Paris
tél. 01 87 39 80 20
annonces@teamedia.frIMPRESSION
Mod Print (Gallargues),
POP (La Courneuve),
Nancy Print (Ivryville),
CILA (Héric)
Imprimé en FranceACPM
Logo ACPM
Membre de l'ACPM
CPFP 1125 C 80064
ISSN 0335 1793Origine du papier : France
Taux de fibres recyclées :
100 % Papier détenteur de
l'Eco-label européen
N° F00701Indicateur
d'authenticité
P.T. 0.009 kg/r de papier
La responsabilité du
journal ne saurait être
engagée en cas de non-
restitution de documents.
Pour joindre un journaliste
par mail : initial@
pignon.com ou liberation.fr

SUDOKU 5348 MOYEN

3	8	1			6	7
7			5			4
5		9	8			
	5	4		3	8	1
		1	6			
2	4	8	3		6	7
		4		5		
1				2		6
4	5			3	2	8



Solutions des

grilles précédentes

MOYEN

9	8	4	1	2	3	5	6	7
1	5	2	7	4	6	9	8	3
6	7	3	9	8	5	1	7	2
3	1	7	6	5	2	9	4	
2	9	8	3	7	4	6	5	1
4	6	5	9	1	2	7	3	8
5	4	6	2	3	8	1	7	9
7	2	9	4	5	1	6	2	3
6	2	1	6	9	7	3	4	5

SUDOKU 5348 DIFFICILE

7			4	1				
1					7	4		
			8				1	2
	6	2						3
	3	2	6		9	5	7	
9				3		6		
2	8			1		5		
		9						7
	3		2	5			9	

3	5	4	6	2	9	7	1
9	7	1	3	5	8	2	4
2	6	4	7	9	1	8	3
4	3	8	1	7	5	2	9
1	2	7	5	8	9	3	6
5	9	6	2	3	4	1	8
8	4	2	9	1	7	6	5
6	5	9	8	4	3	7	1
7	1	3	6	2	5	4	9

Dir.F.C.I.L.E.

Faites
un don à LibeSoutenez le travail exigeant
de 220 journalistes engagés
et indépendantsDéfendez la liberté de
la presse et son rôle dans
le débat démocratiqueParticipez activement
à la transformation de la presse
à l'ère du numériqueJe souhaite
faire un don par
carte bancaire,
chèque ou
PayPal :

liberation.fr/don

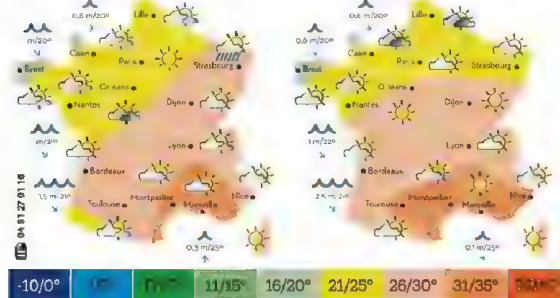
L'association Presse et Pluralisme

vous permet d'effectuer un don à Libération
et de bénéficier d'une déduction d'impôt
égale à 66% du montant versé (dans la limite
de 20% de votre revenu imposable).Vous avez la possibilité d'effectuer un don
ponctuel ou mensuel via un paiement
sécurisé par carte bancaire, par chèque
ou par PayPal.Presse et Pluralisme émettra un reçu fiscal
et vous l'envoiera afin que vous puissiez
bénéficier de la déduction d'impôt.

MERCREDI 7

Quelques averses orageuses s'étendent
du sud-ouest aux frontières de l'est. Dans
le nord-ouest, le temps est calme et le ciel
variable.L'APRÈS-MIDI Le risque d'averses orageuses
persiste du sud-ouest aux frontières de l'est.
Des orages éclateront sur les Alpes et sur
les Cévennes. Dans l'ouest, le temps est
calme et rafraîchi, de saison.

JEUDI 8

Les averses orageuses du centre-est
s'estompent et le temps redevient sec et
calme partout. Retour du soleil et des fortes
chaleurs dans le sud. Près de la Manche, le
ciel est plus menaçant. Il fait agréablement
chaud.L'APRÈS-MIDI Temps nuageux et venté près
des côtes de la Manche, et beaucoup plus
calme et doux partout ailleurs.

FRANCE	MIN	MAX	FRANCE	MIN	MAX	MONDE	MIN	MAX
Lille	16	22	Lyon	20	30	Alger	26	35
Caen	13	22	Bordeaux	19	27	Berlin	16	28
Brest	16	19	Toulouse	20	30	Bruxelles	17	23
Nantes	16	23	Montpellier	24	35	Jérusalem	20	30
Paris	18	24	Marseille	25	32	Londres	13	21
Strasbourg	19	27	Nice	25	29	Madrid	24	38
Dijon	20	29	Ajaccio	23	29	New York	20	23

IDÉES/

CE QUE LE FÉMINISME M'A FAIT (3/6)

Sur la photo de famille du post-#MeToo, beaucoup d'hommes ne savent parfois plus où se mettre. Devant, à côté, au second plan ? Ou carrément s'effacer ? Hommes et femmes seraient-ils devenus des adversaires, ou faut-il tenter de s'allier, et si oui, comment ? En s'inspirant du livre de la journaliste Giulia Fois, *Ce que le féminisme m'a fait*, Libé donne la parole à ces hommes, écrivains, artistes, hommes politiques, hétéros ou homosexuels, qui racontent comment ils vivent leur nouveau rapport à la masculinité et au féminisme.

Le féminisme transforme d'abord les hommes



Pour l'écologiste Noël Mamère, c'est tout un travail de déconstruction qu'il a fallu engager pour s'extraire du modèle familial classique. Mais quelle euphorie une fois la frontière franchie grâce à quelques passeurs rencontrés sur le chemin de l'émancipation féministe.

Le milieu dans lequel je suis né et où j'ai grandi ne me prédisposait pas à devenir écologiste et encore moins promoteur du féminisme. Enfant, adolescent, jeune homme, j'ai toujours vu ma mère et toutes les femmes de ma famille accepter leur condition de « soumises » sans se plaindre. C'était comme ça. Le monde était ainsi fait. Peut-être devaient-elles de le changer les jours de grande lassitude, mais dans leur milieu, très marqué par la religion catholique, la femme étant la subordonnée de l'homme, elles restaient taiseuses. Protester, élever la voix, n'était pas dans la norme d'un monde aussi hypocrite que conformiste. Et gare à celles qui avaient choisi courageusement de « désobéir » en menant une vie de femme libre. Elles étaient aussitôt montrées du doigt, en même temps qu'objets de tous les fantasmes et de tous les désirs.

Déchirements

C'est dans ce milieu que j'ai grandi, élevé comme mes quatre frères et sœurs par une mère aimée qui tenait le commerce familial au côté de mon père. Elle faisait tourner la maison sans compter ses heures, toujours attentive, toujours près de nous, sans jamais montrer le moindre signe d'insatisfaction ou de remise en cause de sa condition. Cette image de la femme s'est imprimée en moi, comme chez beaucoup de petits bourgeois de ma génération qui ont re-

produit le modèle dans leur couple et, par extension, dans leur milieu de travail. On découvre aujourd'hui les dégâts que ce modèle a causés, des violences faites aux femmes derrière les murs de la respectabilité au refus de disposer de leur corps soutenu par une Église qui, à l'instar des deux autres grandes religions monothéistes, a fait de l'homme l'avenir de la femme. C'est tout un travail de déconstruction qu'il m'a fallu engager pour m'extraire de ce modèle. En effet, la remise en cause d'un tel conditionnement ne se fait pas en un jour, pas plus qu'elle ne peut s'accomplir seul. On passe forcément par des moments de doute et on souffre des déchirements liés à la prise de distance – et quelquefois à la rupture – d'avec ceux des siens restés enfermés dans la vision d'un monde figé et ordonné selon des principes qui ressemblent à des injonctions. Mais quelle euphorie une fois la frontière franchie grâce à quelques passeurs opportunément rencontrés sur le chemin de l'émancipation ! Et c'est là que mon engagement écologiste du début des années 70, couplé à mes premiers pas de journaliste, a été déterminant pour m'aider à comprendre la question féministe et à l'intégrer comme principale dans ma conception de la société. En choisissant l'écologie, je tombais au meilleur endroit et au meilleur moment. De toutes les fa-

milles politiques – l'écologie attendra 1984 pour s'organiser en parti –, les écologistes étaient les seuls à assumer avec autant de force l'héritage de la contre-culture américaine et à mettre en œuvre quelques-unes des revendications de Mai 68, notamment en termes de modes de vie. Exemple : dans les communautés du retour à la terre dont les ZAD et autres lieux alternatifs d'aujourd'hui sont les héritiers –, la vie s'organisait selon des modalités très libertaires, avec un statut de la femme qui apparaissait comme révolutionnaire et subversif aux yeux des conformistes. Ils ne parvenaient pas à comprendre l'exigence d'égalité dans le rapport aux hommes, qu'il s'agisse de la sexualité, des tâches domestiques ou de l'éducation des enfants.

Idee lumineuse

Je repense aussi à des discussions jusqu'à point d'heure, entre écologistes et copains militants d'extrême gauche qui ne nous trouvaient pas assez radicaux dans notre critique de la domination masculine parce que nous ne l'inscrivions pas dans un projet révolutionnaire ! Pourtant, nous étions à leurs côtés quand, en 1971, eut lieu un affrontement violent avec les nerfs du GUD, à la fac de droit de Bordeaux. Ils s'en étaient pris, sur le mode raciste, à des affiches placardées dans les couloirs qui appelaient au soutien de la militante féministe afro-américaine Angela Davis, alors emprisonnée. À l'époque, j'avais éprouvé une forme de compassion pour ceux issus de mon milieu qui se trouvaient de l'autre côté. J'avais de la peine à les voir ainsi enfermés pour longtemps dans une vision du monde étreinte au point de générer la haine de celles et ceux qui dérangeaient leurs certitudes. Ce jour-là, j'ai compris qu'il n'y aurait pas de retour en arrière, d'autant que la lecture de penseurs de l'écologie, tel l'Américain Murray Bookchin – le père du municipalisme libertaire –, rendait lumineuse l'idée selon laquelle la domina-

De toutes les familles politiques, les écologistes étaient les seuls à assumer avec autant de force l'héritage de la contre-culture américaine et à mettre en œuvre des revendications de Mai 68, notamment en termes de modes de vie.

tion des femmes et celle de la nature suivent la même logique. C'est ce que nous disons aujourd'hui avec force les figures féministes les plus représentatives de l'écologie à travers le monde. Écologie et féminisme, même combat ! Voilà pourquoi Françoise d'Eaubonne, autrice du *Féminisme ou la mort* (1974), méprisée à l'époque par le « système » et une partie des féministes, a tant compté pour les écologistes de ma génération. En donnant un sens politique fort à ce qu'elle a appelé l'écoféminisme, elle a contribué à la révolution intellectuelle dont nous avons besoin pour déconstruire définitivement le monde viriliste et masculiniste dont nous venons. Pourtant, il aura fallu attendre près de cinquante ans pour que les médias découvrent, ébahis, l'écoféminisme, comme s'il venait de naître, et commençant à comprendre pourquoi les femmes tiennent depuis longtemps une place si importante dans les combats des écologistes. Des Indiennes du mouvement Chipko (de l'argot hindi signifiant « pot de colle ») qui, en 1973, enlaçaient les arbres de leur forêt pour en empêcher la destruction à la Women's Pentagon Action qui, en 1980, un an après l'accident nucléaire de Three

Mile Island (Pennsylvanie), encerclaient le Pentagone sur des revendications anti-nucléaires et féministes, la liste de ce que l'écologie et les écologistes doivent aux femmes serait longue. Si l'on se rapporte à la France et à l'histoire des verts, de Solange Fernex hier à Marine Tondelier aujourd'hui, en passant par Dominique Voynet, Marie-Christine Blandin, Cécile Duflot... Ce sont des femmes qui ont incarné notre mouvement, parce qu'elles avaient affaire à des hommes qui partageaient leur combat et qui avaient formalisé politiquement cette question de la double domination. D'une certaine manière, sur ce sujet-là, comme sur d'autres où on les attend plus naturellement, les écologistes ont ouvert la voie à une société qui devrait juger intolérable cette injuste asymétrie entre hommes et femmes sur laquelle le capitalisme prédateur a prospéré.

Chemin à parcourir

Si le féminisme a fait de moi un homme politique « féministe » et un journaliste dont les équipes étaient principalement constituées de femmes aux fortes personnalités, sans concessions quand il s'agissait de l'essentiel dans nos choix éditoriaux, je dois à la vérité de reconnaître qu'il ne m'a pas déconstruit dans tous les « compartiments du jeu », comme diraient mes confrères journalistes sportifs. Quand j'observe, par exemple, le partage des tâches dans les couples des jeunes générations, je me dis qu'il me reste encore beaucoup de chemin à parcourir sur ce terrain-là, mais que tout bien considéré, le bilan global est plutôt positif. En tout cas, après toutes ces années partagées avec des féministes exigeantes, j'ai au moins compris une chose : le féminisme trans-forme d'abord les hommes !

Par
NOËL MAMÈRE
ex-député écologiste

Libération

HORS-SÉRIE POLAR



ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

UN JEUN AUR DEUX. RETROUVEZ
NOTRE NEWSLETTER LIBE POLAR
ET TOUTE L'ACTUALITÉ
DU ROMAN NOIR VUE PAR LES
JOURNALISTES DE « LIBÉRATION »

POUR VOUS INSCRIRE,
FLASHEZ CE QR CODE



OU RENDEZ-VOUS SUR
LIBERATION.FR/NEWSLETTER

Eiko Matsuda et Tatsuya Fuji dans *L'Empire des sens*. PHOTOS CARLOTTA FILMS

«L'Empire des sens»

Par
NATHALIE DRAY

Belle de jour

Le film scandale de 1976 narrant la passion torride et éphémère, dans un Japon conservateur, entre une ancienne prostituée et son employeur aubergiste, fait l'objet d'une somptueuse édition 4K. Une œuvre où une sexualité sans limite porte un message émancipateur.

C'est un film talisman, un diamant noir, le totem incandescent d'un art confronté à sa propre limite : donner à voir ce que la censure empêche et occulte – la sexualité en fusion et ses pénétrations non simulées, le sexe comme vecteur de révolte –, mais aussi ce que le regard peine à soutenir, ou ce qui lui échappe, en dépit de ce qu'il voit : la jouissance aux confins de la folie, l'amour à mort, la prose de la chair pour les uns, le sacré pour les autres, et quel qu'il en soit l'inflamable. Peu d'œuvres sont aussi rétives que *L'Empire des sens* de Nagisa Ōshima. Commenté à l'envi depuis sa scandaleuse et triomphale projection à Cannes en 1976 et le procès pour obscénité dont le cinéaste sera frappé dans son pays – le film à ce jour, n'a pu y être montré qu'avec les sexes floutés et la pilosité cachée –, son mystère demeure intact, point aveugle au cœur de la cinéphilie, qu'on échoue à déflorer sans céder à l'effusion.

Né de la rencontre d'un cinéaste japonais, Ōshima, chante d'une modernité turbulente et contestataire, et d'un producteur français audacieux, Anatole Dauman (auquel on doit des projets aussi divers que *la Jettée* de Chris Marker, *Hiroshima mon amour* de Resnais, *Mouchette* de Bresson), *L'Empire des sens* (1976) est «un mythe, et comme tel moins vu que raconté, fantasmé et souvent incompris», souligne le critique Stéphane du Mesnildot – auquel on doit le remarquable et captivant livret du coffret édité par Carlotta Films, somptueux écriin de ce chef-d'œuvre ressuscité dans une éblouissante copie 4K, qui complètent deux autres films dialoguant avec lui : *L'Empire de la passion* (1978), qu'Ōshima réalise deux ans plus tard, sorte de double inversé aux tonalités fantastiques (pas de sexe explicite, cadre rural, scènes en extérieur,

GINÉMA

passion centrée sur la figure masculine, et la *Véritable Histoire d'Abe Sada* (1975) de Noboru Tanaka, fleuron du cinéma pink.

POINT DE VUE FÉMININ ET FÉMINISTE

À l'origine, un fait divers, survenu dans le Japon impérial et belliciste de 1936 et dont les protagonistes, Sada et Kichi, les sulfureux amants, sont depuis devenus des sortes d'icônes populaires, incarnations de l'amour fou. Au cœur du scandale, une femme, Abe Sada, dont la vie s'amorce comme une descente aux enfers : violée à 14 ans par un étudiant, crime impuni qui ruinerait toute possibilité d'une vie rangée, elle sombre dans la délinquance, sera placée dans une maison de geisha, contractera la syphilis, la menant ainsi au rang de prostituée, désormais dévouée aux bords les plus sordides. S'affranchissant peu à peu de ce statut infamant, elle est engagée à 31 ans comme domestique dans une auberge de Tokyo. Le maître des lieux, Kichizo Ishida, connu pour ses frasques libertines, tombe rapidement sous son charme.

Ce qui au départ aurait pu s'apparenter à un prévisible droit de cuissage du seigneur ayant tout pouvoir sur son employée, se retourne en une véritable histoire d'amour où la jeune femme, sous la dictée rythmique de son désir, prend au sens propre comme au figuré le dessus – c'est souvent elle qui chevauche, Ōshima adoptant clairement le point de vue féminin et féministe de l'histoire. Marié clandestinement, le couple, reclus dans une maison de thé, passera quatre jours à faire l'amour sous le regard médusé du personnel. C'est sur ce quasi-huis clos, théâtre de leurs étreintes et jeux sexuels, s'achevant sur une strangulation amoureuse, conduisant au décès de Kichi, puis à sa castration postmortem, que se concentre le film.



Nagisa Ōshima, Eiko Matsuda et Tatsuya Fuji lors du tournage en 1978.

Splendeur plastique, conçue comme une série de tableaux où tout s'organise autour de la couleur rouge (du kimono, de la bouche, du sexe turgescent, du sang), rehaussant la blancheur laiteuse de la peau frémissante de Sada (magnifique Eiko Matsuda) et de Kichi (Tatsuya Fuji), le film s'apparente à une lente corrida (le titre original en japonais signifiait *Corrida de l'amour*), dont on sent que l'issue s'achèvera inévitablement par une mise à mort, avec ablation des organes. Rien ne semble échapper à la caméra d'Ōshima : actes sexuels non simulés, montée du désir, érection, fellation, le sperme coulant d'une bouche étonnée, madone aux yeux mi-clos, sashimis trempés dans la vulve, œuf introduit dans le vagin, qu'il faudra expulser, en pondant comme une poule, comme s'il s'agissait de dédramatiser la naissance pour mieux accepter la mort à venir, regard fou de la fille s'abîmant jusqu'au vertige,

sourire inquiet et confiant de l'amant (les deux à la fois) jusqu'à l'abandon, jusqu'à la perte...

ACTE ULTIME DE RÉSISTANCE

Mais si le cinéaste ne cache rien, il ne montre rien avec ostentation non plus, se plaçant ainsi à distance de l'érotisme (dissimuler pour exciter) et du vocabulaire pornographique avec ses figures imposées : les sexes ne sont pas toujours visibles, et quand ils le sont en gros plan, c'est souvent pour révéler l'effet du plaisir sur le visage transfiguré de l'actrice – la fameuse fellation. Une pornographie antipornographique, en somme. Qu'on y perçoive une incursion du sacré (l'amour sans limite, l'élévation par la jouissance), ou au contraire une désacralisation (le pénis tranché, rendu à l'état de bout de viande flaccide), *l'Empire des sens* est avant tout pour Ōshima l'affirmation du sexe comme élément purement anti-

social, comme ferment de la contestation politique et comme acte ultime de résistance. L'une des rares scènes en extérieur du film illustre ce propos : alors que Kichi descend avec indolence une rue pour rejoindre sa maîtresse et bientôt son funeste destin, un bataillon de l'armée défilant d'un pas martial vers le front remonte l'artère en sens inverse, encouragé par la ferveur nationaliste de la foule. Marchant à contre-courant du militantisme ambiant, il sera certes, comme les soldats, promis au sang, mais à tout le moins, il aura choisi son tombeau, et l'amour à la guerre. ➤

L'EMPIRE DES SENS de NAAGISA ŌSHIMA coffret ultra-collector chez Carliotta Films comprenant également **L'EMPIRE DE LA PASSION** et **LA VÉRITABLE HISTOIRE D'ABE SADA** de NOBORU TANAKA ainsi que l'ouvrage **LA RÉVOLTE DE LA CHAIR** de STÉPHANE DU MESNILDOT 65 €.

DU 21 AU 25 AOÛT 2024

ROCK en SEINE

DOMAINE NATIONAL DE SAINT-CLOUD
AUX PORTES DE PARIS

21 AOÛT 2024 **COMPLET**

LANA DEL REY
POMME

DU 22 AU 25 AOÛT 2024

FRED AGAIN... LCD SOUNDSYSTEM
MÅNESKIN · MASSIVE ATTACK · PIXIES
PJ HARVEY · THE OFFSPRING

ZMANYOJS · BAXTER DURY · BLONDE REDHEAD
FRANK CARTER & THE RATTLESNAKES · GINZU · GLASS BEANS
GOSSIP · INHALER · JUNGLE · KASABIAN · LOYLE CARNER
OLIVIA DEAN · NÓSÍN MURPHY · SAMPHA · SOULWAX · THE NIVÉS
THE KILLS · THE LAST DINNER PARTY · YVES TUMOR · ZANO DE SAGAZAN
ET DES ANNULÉES À VENIR



Josh Harnett et
Ariel Donoghue
dans *Trap*
PH

«Tigresse», roooaar trip

Entre mélancolie et absurdité, le premier film d'Andrei Tânase noue les tourments d'un couple à la recherche d'un tigre évadé.

Le personnage principal du film d'Andrei Tânase est un vétérinaire de zoo en Roumanie, en pleine crise conjugale après la perte d'un enfant et la découverte de l'adultère de son mari. Mais la présence la plus impressionnante à l'image est celle d'une femelle tigre adulte, filmée en prises de vues réelles sans truchage visible (il s'agirait ainsi du plus gros budget pour un premier long métrage roumain), le regard comme frappé de mélancolie chaque fois qu'elle croise la caméra. Rihanna, c'est le petit nom donné au fauve, tenait lieu d'animal de compagnie à un gangster du coin jusqu'à son transfert en ménagerie pour examens médicaux. Une cage laissée ouverte lui permettra de s'évader, et la fable entreprend ainsi de lier la recherche de l'animal en fuite et le portrait fracturé du couple qui mène la battue, sans fil métaphorique explicite.

Étrange exercice pour un premier film, tenu sur un rythme grave et imperturbable, comme s'il s'agissait d'amener ses personnages au bout d'une quête sans effet de grandeur extravagante, laissant poindre une sensation d'humour absurde. L'épreuve intime traversée par ces figures trop ternes est surtout anoblée par la rébellion paisible de la bête, partie se rafraîchir au bord d'une piscine, semblant attendre la mort dans une villa chic de Bucarest. Parce que le discours sous-jacent sur la société roumaine ne fait rien affleurer d'aussi profond qu'il le faudrait, reste cet état indéfini de l'action qui finit par cueillir, dans une lumière triste, une certaine émotion, celle de ne trouver aucune justification aux souffrances des bêtes et des hommes.

SANDRA ONANA

TIGRESSE D'ANDREI TÂNASE
avec Catalina Moga, Paul Ipate.
1h20.



«Trap»: M. Night Shyamalan, gare à la flop star

Le cinéaste, maître de l'horreur submergé par ses ambitions, propose un seizième long métrage d'une ineptie assumée, où un tueur sanguinaire se retrouve piégé dans un concert pour ados.

Il y a deux M. Night Shyamalan : le réalisateur et le scénariste. Deux identités qui se livrent depuis vingt-cinq ans un combat féroce, la première se démenant par tous les moyens pour contenir la seconde, qui fait tout son possible pour noyer ses efforts sous des twists à répétition et des rafales de dialogues incohérents. Une tension que le cinéaste messiano-spielbergien a maîtrisée pendant une petite dizaine d'années, de *Sixième Sens* au *Village*, avant de se laisser submerger, dérivant jusqu'aux limites de l'autoparodie et tentant, ultime recours, de fuir par une porte dérobée – la science-fiction,

où il s'est enfoncé sans succès avec *Le Dernier maître de l'air* et *After Earth*. Avant de finalement accepter que ce combat, cette friction insoluble, n'était pas une tare mais une composante de son travail et qu'il ne servait à rien de la refouler – le récent *Knock at the Cabin*, cassette théorique aux manières épaisses et aux intentions floues, en était un parfait exemple.

Papa-bourreau. De ce point de vue, son seizième long métrage, *Trap*, joue une main plus lisible : ici, rien à résoudre ni à gratter, c'est quartier libre pour la dissension, tout le monde a lâché la rampe et fait des prouesses sur le grand huit du rien à foutre. On vous le précise d'ailleurs d'emblée : ce n'est pas un film, c'est une expérience – c'est marqué en gros sur l'affiche. L'histoire d'un père de famille modèle qui emmène sa fille au concert d'une pop star adulée, réalise que la salle est pleine de policiers et d'agents du FBI traquant un tueur en série sanguinaire et commence à s'écrouler en s'inquiétant. Et pour cause : le tueur en série sanguinaire,

c'est lui. S'engage alors pour papa-bourreau une longue et périlleuse manœuvre pour tenter de s'échapper de la salle sans pour autant abandonner sa fille qui vit la soirée de ses rêves.

Patapouf. Le principe est, a minima, intrigant et, côté charpente, rien à dire, les fixations sont solides : on se laisse trainer sans même s'en rendre compte du générique d'ouverture aux crédits de fin. C'est d'autant plus admirable que tout ce qu'il y a entre les deux est affligeant – quatre-vingt-quinze minutes de non-suspense total reposant sur une enfilade de twists aberrants et de dialogues à l'humour patapouf. Un film-prêt-à-gaulé comme une quête de jeu vidéo (caméra subjective, visages dialoguant en gros plan) sous lequel se cachent une embarrassante publicité pour Saleka Shyamalan (la fille du cinéaste, musicienne qui occupe une large part du terrain dans le rôle de la pop star Lady Raven) et la hasardeuse rampe de lancement du come-back de Josh Harnett, dont le contrat stipulait de toute évidence des rappels très réguliers de son inimmuable potentiel de séduction avec, en guise de point d'orgue, une scène où il se met torse nu pour manger un gâteau (vrai que ça tache). Le film, pardon, l'expérience, se concluant sur un énème retournement de situation, une suite est potentiellement à prévoir. Pour Shyamalan, le combat continue, donc. Pour nous, c'est moins certain.

LELO JIMMY BATISTA

TRAP DE M. NIGHT SHYAMALAN
Avec Josh Harnett, Saleka Shyamalan,
Ariel Donoghue... 1h45

«Almalula» met le paquet catho

Pour son premier film, Juan Sebastian Torales retrace avec brio l'été étouffant d'un ado coincé à la campagne à l'orée d'une forêt maudite, dans une Argentine puritaine.

Almalula est un film léché et mal léché. Propre et inconvenant. Aussi pur (dans sa forme) qu'il impur (dans ses pensées), aux fins de brosser un grand désordre intérieur adolescent. Ce premier long métrage, Juan Sebastian Torales l'a voulu autobiographique, faisant retour sur un coin d'Argentine et d'enfance aride, dans la province de Santiago del Estero.

Nino est un ado homosexuel martyrisé par une bande de garçons, que ses parents décident d'emmener loin, avec sa grande sœur détestable, dans une propriété à la campagne. Famille austère, bourgeoise, Nino passe l'été entre tour de terre cuite et cours de caté-

chisme pastoraux, fasciné par le Christ en croix, ses stigmates et sa semi-nudité, comme par l'histoire d'un enfant du coin disparu, que les croyances locales disent victime de l'Almalula, créature pécheresse, femme légendaire et damnée qui hante les bois et s'attache aux êtres immoraux. Cette tension entre grâce et pesantier, désœuvrement et touffeur, châtiement du Dieu chrétien (le blasphème d'un Jésus érotisé) et diable fantasmé en créature de

la forêt (l'Almalula, charbons ardents), cette ambivalence entre formalisme appliqué et dérégulation craintive résume ce que peut avoir de séduisant pour l'œil et d'asphyxiant pour l'esprit le cinéma arty en général et le style fantastique gentrifié – «elevated horror» – en particulier. C'est un film qui veut vous regarder droit dans les yeux (Nino), et par-dessus son épaule (la mère), franc et timoré, insolent mais puritain, pas un mot plus haut que l'autre. Le

seuil jamais franchi de la transgression – le désir convergent de la mère et du fils pour le corps de l'ouvrier ne se découvrira pas incestueux – a le charme indolent des chaleurs sans fin, des siestes capiteuses et des nuits exotiques. Entre frôlements interdits et «confirmation» catholique, stigmatisation morale et stigmatisation mystique, la jouissance modulée au dolisme esthétique, *Almalula* balance. La prostration estivale, la peur ensemencée de ses désirs, est alimentée tour à tour à une légende païenne et aux tourments du péché. D'accablement tropical érotisé (Weerasthankul) en cruidité surcadrée avachie (Reyadas), le film évoque finalement plus les poses d'un Guadagnino dans *Call Me By Your Name* : piscines et tabous, shorts de bain suggestifs, volupé pansexuelle et famille je vous aime.

CAMILLE NEVERS

ALMALULA
de JUAN SEBASTIAN TORALES
avec Nicolas Diaz, Maria Soldi...
1h34



Nicolas Diaz dans *Almalula*. PHOTO OUTPLAY FILMS

GINÉMA

En Italie, une exposition revient sur quarante ans de costumes et d'accessoires du film de genre hollywoodien, traçant une archéologie du corps à l'écran.

Quel point commun entre le suaire de Turin et le costume de Robocop ? Ce sont deux moules à martyr – Paul Verhoeven ne s'est jamais caché des allusions au Christ chez son fils cyborg – que l'on peut admirer en ce moment dans la même ville, le premier à la cathédrale Saint-Jean-Baptiste depuis 1578, le second au Musée national du cinéma de Turin jusqu'au 13 janvier 2025, dans le cadre de l'exposition bien nommée «Movie Icons». Soit quarante ans de cinéma hollywoodien représentés en accessoires de 90 films, le plus souvent de genre. Une mèche originale du costume de Chewbacca, l'extraterrestre poilu et rugissant des *Star Wars*. La plume qui tombe aux pieds de Forrest Gump assis sur son banc. Le ticket d'or gagnant pour accéder à l'usine à friandises de Willy Wonka dans *Charlie et la Chocolaterie* (2005). Le bouclier de *Captain America* dans les films du Marvel Cinematic Universe.

Oreille pointue. Sur le papier, la liste renvoie à ces objets en vitrine que l'on regardait distraitemment en mangeant un hamburger dans les Hard Rock Cafés et défunts Planet Hollywood. Mais le directeur du musée, Domenico de Gaetano, prend tout cela très au sérieux. «Nous sommes un musée historique», nous dit-il le jour de notre visite autour d'un cappuccino matinal en terrasse, à l'ombre de la Mole Antonelliana. Un impressionnant bâtiment de 167 mètres de haut qui abrite le musée, aussi symbolique pour Turin qu'est la tour Eiffel pour Paris. «Nous avons des objets comme les scripts de Fellini ou de vieilles caméras, des objets qui racontent des histoires [issus de la vaste collection de Maria Adriana Polo, historienne et fondatrice du musée, ndr], mais nous devons aussi nous orienter vers le contemporain pour attirer les jeunes.»

Un pragmatisme qui étreint toutes les cinémathèques et musées du cinéma au monde (voir l'expo James Cameron à la Cinémathèque française), et qui a aussi poussé celui de Turin à ouvrir en son sein des salles dédiées à la réalité virtuelle et aux jeux vidéo. Mais à l'heure où le cinéma se dématérialise de plus en plus, avec ses tournages sur fond



A Turin, la force de sape d'Hollywood

vert et son accès instantané chez soi en plateforme, l'exposition raconte aussi une archéologie du corps, de la présence, de l'incarnation à l'écran. Face à la balle de pistolet exposée de *Matrix*, que voit-on ? Un accessoire qui n'a pas été tiré d'un canon sur le tournage, mais numérisé, copié et multiplié pour figurer à l'image l'effet *bullet time*, où le

messie numérique incarné par Keanu Reeves les évite au ralenti ou les stoppe net en levant la main. Comme le suaire ou toute relique, la preuve d'un miracle. Devant l'oreille pointue en latex utilisée par l'acteur Zachary Quinto pour interpréter Spock dans les *Star Trek* de J.J. Abrams, on comprend que le mot «accessoire» est très relatif tant

ceste prothèse fait l'homme – et l'alien –, en convoquant des images auriculaires lésées de Van Gogh voire récemment, Trump. Devant le gadget censé effacer la mémoire de celle ou celui qui regarde sa loupiote, on songe que c'est peut-être l'objet le plus emblématique de notre ère en déficit d'attention.

On pénètre ainsi dans une jungle de signes, que la scénographie et l'architecture des lieux rend encore plus spectaculaire : en partant de l'atrium, on monte le long d'une passerelle serpentant vers les différents étages du musée. En bas, la salle dite du «cinéma néoréaliste italien» de l'exposition permanente. En haut, près du dôme, les costumes et masques de super-héros Marvel et DC Comics. Entre les deux, un casque de stormtrooper de *Star Wars*, le réveil de la force ou l'uniforme troué de plaies métalliques du méchant robot T-1000 dans *Terminator 2*, entre autres, sont exposés au bord de la rampe, comme suspendus dans le vide, rajoutant à l'effet d'ascension.

Doudou dérisoire. Dans le catalogue de l'exposition, l'auteur Ilana Feole rappelle par exemple le kamoulox culturel que brandit Arnold Schwarzenegger dans une vidéo après l'assaut du Capitole le 6 janvier 2021 : dans son bureau, encadré par les drapeaux américain et californien, l'acteur et ex-politicien condamnait l'attaque par les partisans de Trump, la comparant à la Nuit de cristal de 1938, tout en serrant à la main l'épée utilisée dans *Conan le Barbare*, d'inspiration nietzschéo-wagnérienne, et comparant la solidité de son métal à celle de la démocrate américaine. Un doudou dérisoire donc, aussi vital et futile que l'étouffant costume de Tortue ninja en polyuréthane de 30 kilos du film de 1990 ou la griffe en résine d'un velociraptor de *Jurassic Park* montrés ici.

Domenico de Gaetano anticipe ce que pourrait devenir une exposition dans un musée de cinéma : «Puisque tout devient virtuel au cinéma, on pourrait très bien imaginer une exposition où on ne montrerait que les codes informatiques qui génèrent les effets spéciaux.» Une exposition où tout ne serait que lignes de programme, fonds neutres et costumes de motion capture pour retourner le nouvel envers du décor, comme dans *Holy Motors* (2012) de Leos Carax ou *la Bête* (2023) de Bertrand Bonello. Une sorte de vide qui renverrait alors les futurs possibles de l'étalage «Movie Icons» à la préhistoire, à la patine antique à laquelle elle aspire. On sortirait du cinéma pour aller du côté de Warhol, Duchamp ou Magritte. «Ceci n'est pas un film.»

LÉO SOESANTO
Envoyé spécial à Turin (Italie)

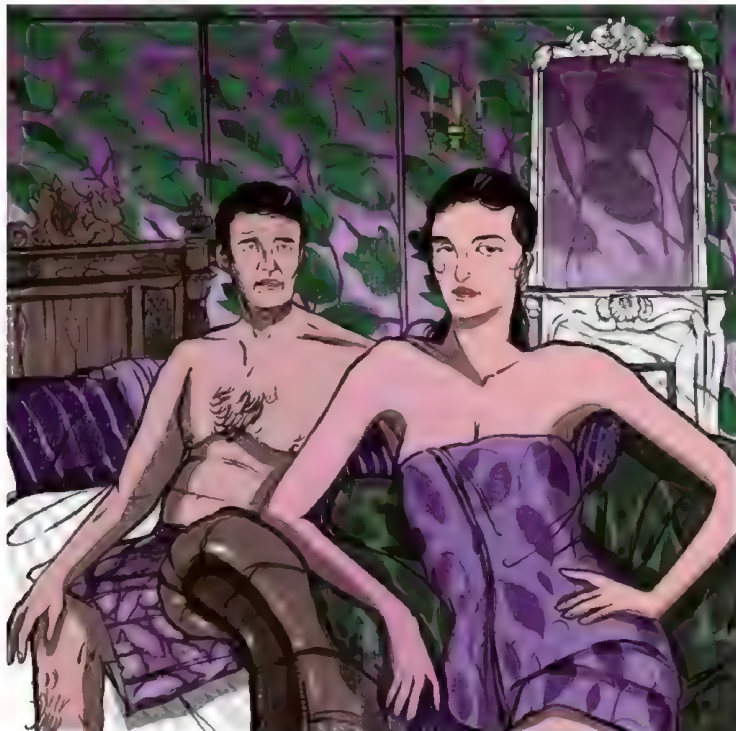
MOVIE ICONS

Musée national du cinéma de Turin, jusqu'au 13 janvier 2025
Rens : Museocinema.it

CUL DE FOUDRE (6/9)

Rhett Butler, fais-moi mâle

Quand le rêve d'une nuit canaille avec le héros d'«Autant en emporte le vent» nous entraîne sur le terrain de l'amour féministe et égalitaire.



Nos deux corps nus enchevêtrés, imbriqués comme dans les rêves qu'on n'ose raconter. Le mien, sveltes et fluets, et le sien, massif et cassé. L'un qui commence tardivement à vivre, l'autre qui a déjà trop vécu. Une joute câline et vigoureuse, vorace. L'appétit insatiable de la peau de l'autre, de ses mains expertes, de son bas-ventre aussi velouté que le reste est sec et pileux. L'essoufflement, le goût des lèvres. Une nuit humide, ruisselante d'odeurs mêlées, hors du temps, du regard des autres... Ça, c'est du sexe, comme pour la première fois – ou plutôt la deuxième, toujours meilleure. Mon dieu c'est trop. Quelle honte, au regard de la morale. Ce n'est pas moi, ça!

Taratata, arrêtons de fantasmer. Sur Rhett Butler en plus, cet individu insupportable. Rien que son nom était absurde. «Rhett», un prénom qui n'existe même pas! Un homme que je trouvais laid, qui faisait plus vieux que son âge, que le mien en tout cas, à la coupe de cheveux douteuse. Lui livrer à lui ma plus profonde intimité? Jamais. Et que ça fanfaronne à toutes les fêtes, et que ça se la raconte, fier d'un bagou qui ne fait que masquer un manque d'esprit. Toujours entouré d'un petit harem papillonnant de courtisanes à fanfreluches qui

n'avaient visiblement pas d'autre ambition que de jouer à merveille le rôle pour lesquelles les femmes ont été éduquées, celui de faire-valoir. Racontez-nous encore cet épisode, Rhett. Et quand vous avez forcé ce blocus, Rhett? Vous êtes tellement mystérieux, Rhett, tellement imprévisible, si dangereux. Donc le cliché du loup solitaire, ça marche encore?

LE PORTRAIT

Il était l'archétype du mec à se damner d'après l'histoire de la littérature occidentale à fait son beurre, sur le dos des femmes réduites à des midinettes pâmées, des princesses de Clèves qui finissent au couvent à force d'attendre qu'un baiser volé sans consentement pendant le sommeil les transforme en épouses. Pondre des marmots et les élever, faire les lessives, préparer le dîner pendant que le chevalier blanc tout droit sorti de sa caserne se barre en vadrouille mener la grande vie, vivre la sienne. Pendant qu'elles attendent, parfaites, teint de blanche colombe et jambes épiées, qu'il rentre au port. J'avais d'autres ambitions.

Dés notre première rencontre, au bal précédant le mariage de nos voisins, mon Ashley Wilkes d'amour et cette cruchonne de Melanie Hamilton, il m'avait passablement irritée. J'avais vite cerné le personnage, véritable mythe dont j'entendais

vanter les mérites depuis ma jeunesse. Avec son regard énigmatique et ce sourire carnassier qui semblait vouloir croquer la moindre chair fraîche lui passant sous le nez, cet homme arrogant pensait tout savoir des femmes sans rien comprendre au féminisme. Il incarnait tout ce contre quoi je m'étais battue. Même politiquement, il était dur à situer. Le sarcasme lucide que je décelais dans ses analyses ne pouvait laisser croire qu'il adhérait sérieusement aux théories suprémacistes, d'autant que tout dans ses actes révélait en creux un sens de la dignité, un respect de l'autre, quelle que soit sa différence, raciale, sociale, de genre. Pourquoi tenait-il autant à cette image de mercenaire? Susceptible et orgueilleux, il était une cible parfaite à railler. Et voilà cet homme qui m'empêche de dormir tranquillement. N'ayant pas eu droit à sa nuit, il fallait qu'il surgisse la suivante par effraction, dans mes insomnies enfiévrées, des présages d'abandon nocturne qui me taraudaient.

Hier, tout était parti d'une dispute, comme d'habitude. A propos du mariage d'Ashley et Melanie, évidemment. Je pensais lui donner une leçon mais je ne m'attendais pas à nous voir finir aussi pantelants. La discussion avait été vive. Lui qui me cherche, n'hésite pas à taillader dans le dos son soi-disant ami. Qui s'agace de l'éloge ronflant que je livre de l'inégalable Ashley, aux traits si distingués, si subtil et responsable, par rapport à l'autre gominé.

Ils nous ont plu, fait fantasmer, voire carrément excité. Libération a décidé de passer à l'acte, et de coucher sur papier une aventure d'une nuit, ou plus si affinité, avec ces personnages imaginaires.

libidineux et mal coiffé, qui sentait toujours le cuir ou le crotin de cheval et paraissait en permanence sortir d'un bordel. Lui avait déroulé plein pot sa ferveur pour «Melle», si gentille et généreuse, un vrai rayon de soleil. Je me suis demandée à un moment s'il le pensait vraiment, si c'était de la provocation, si c'était de la provocation, comme tous les autres devant cette sainte-nitouche aristocrate et fade. Je n'ai toujours pas la réponse. Moi, à côté, j'étais la butée, la bornée, la pas comme il faut. Une arriviste impitoyable et mal née. Donc la maman ou la putain, on en était encore là. Dingue.

Et puis, par un tour de passe-passe, on sous l'ivresse, on a commencé à s'apprivoiser, à parler de nous. Lui de sa famille avec qui il ne partageait rien, de ses doutes, de ses peurs. De Scarlett O'Hara qui lui avait brisé le cœur et la confiance, et de sa douleur de n'avoir pas su réparer le mal qu'ils s'étaient fait, toutes ces années. De son impression parfois pesante d'être de nulle part, de sa fierté de s'être construit seul. En filigrane je lisais l'importance qu'il accordait à son statut social, et comprenais son goût de l'indépendance qui l'empêchait de se reconnaître dans un quelconque collectif.

Il m'a écoutée religieusement quand je lui ai confié que parler jupon et corset plus de cinq minutes me faisait fuir, même si pour rien au monde je ne serais sortie vêtue d'une robe de piètre facture ou démodée. Je lui ai expliqué mon besoin de travailler, de me sentir utile. Ma détermination face aux aléas de la vie. Ma seule boussole était mon autonomie, que je défendrais bec et ongles. Pour la première fois, on est tombés d'accord sur quelque chose. Une autre nous réunissait: la difficulté à se lier à nos semblables. Les hommes le prenaient pour un goujat, et lui se servait d'eux seulement pour apprécier les loisirs propres à son genre. Moi, c'est simple, les filles me détestaient. Dans leur regard, j'étais la pire des coquettes, manipulant mes prétendants derrière le masque de l'innocence. A la fin de la soirée, nous n'étions plus les mêmes, comme si nous nous étions reconnus l'un l'autre.

Et le désir dans tout ça? Il serait réservé aux Rhett de ce monde? Aux femmes la dévotion et aux hommes le plaisir? J'étais trop inexpérimentée pour en avoir une idée claire mais je commençais à voir les choses sous un jour nouveau. Sous son air paternaliste, Rhett était le seul à me traiter non seulement comme une femme, mais comme son égale. Il n'était pas mon père, il ne serait pas mon époux, ni mon serviteur. Il pourrait devenir, peut-être, mon complice. Scarlett n'avait pas su le comprendre et s'était royalement plantée en le laissant fuir. Il était temps de grandir, de prendre des risques et de découvrir l'amour comme l'Amérique apprend la démocratie, comme une arène où les corps luttent autour que des idées. Trêve de philosophie. Demain soir, c'est le mariage d'Ashley et Melanie, il sera là. On verra bien. ♦

Par **CLÉMENCE MARY**
Dessin **JONATHAN BLEZARD**

Libé

Mercredi 7 août

Et aussi ■ Nos séries
d'été ■ Une page photo
■ Deux pages de
BD ■ Le quiz de l'été...

**Drôle d'été
pour une
rencontre**

Joan Baez et Bob Dylan,
La Callas et Pasolini,
Adam et Eve, le Petit
Prince et le renard...
Tout l'été, «Libé» vous
raconte la magie des
premiers instants.
Pour le meilleur ou
pour le pire.

**CHARLES
DUPÊCHEZ
ET MARIE
D'AGOULT
SI LA
COMTESSE
M'ÉTAIT
CONTÉE**



Figure exemplaire du romantisme, Marie d'Agoult est aussi une des premières femmes engagées en politique. PHOTO PHOTO JORSE BRIDJMAN IMAGES

ÉTÉ / DRÔLE D'ÉTÉ POUR UNE RENCONTRE

Par
LAURENT LÉGER
Photos **CYRIL**
ZANNETTACCI, VU

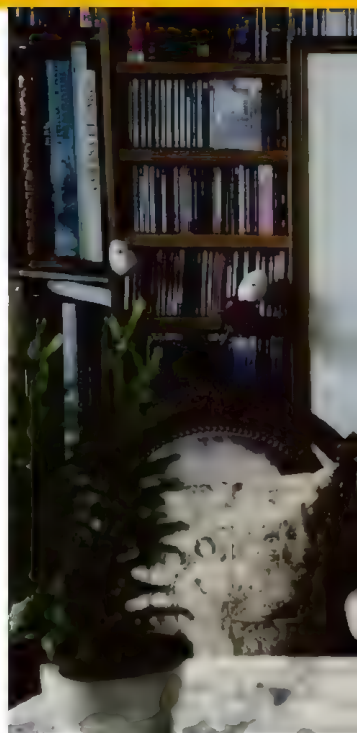
«**E**t comment va votre comtesse ?» Combien de fois Charles Dupêchez a-t-il entendu cette question depuis sa rencontre avec Marie d'Agoult ? Une rencontre littéraire et spirituelle à travers les siècles, à laquelle il aura consacré la moitié de sa vie. Face à lui, des historiens, des universitaires des plus sérieux, la mine apitoyée, parfois narquoise : «*Votre comtesse...*» Deux mots utilisés pour ramener cette intellectuelle républicaine, libre et engagée, née Flavigny en 1805, à son statut de «*femme de...*», incapable d'exister autrement que comme épouse du comte d'Agoult. Mais aussi pour remettre son biographe à sa place.

«*Je n'étais pas du sérail*», soupire celui qui, un jour de 1987, s'est lancé dans un défi fou : établir et publier la correspondance générale de «*sa comtesse*», une écrivaine sacrément épistolière, pétrie d'érudition et de culture. Aux côtés de son mari, de son amant Franz Liszt et de ses enfants (dont Cosima, qui épousa Richard Wagner), ses correspondants n'étaient autres que les grandes figures des arts, des lettres et de la politique de l'époque, de George Sand à Alfred de Vigny, Berlioz, Chopin ou Massenet, sans oublier le prince Napoléon (cousin de Napoléon III), Jules Michelet, Ernest Renan ou encore Lamartine.

La rencontre s'est faite par étapes, et Charles Dupêchez était loin de s'imaginer, quand il croisait au fil de ses lectures de jeune trentenaire le nom de Marie d'Agoult «*sans plus d'explications autour*», la place qu'elle prendrait dans sa vie. Intrigué, il décide de s'atteler à une biographie et dénêche dans de nombreuses revues des citations faisant référence à sa correspondance. Mais cette dernière reste largement inédite. Il se plonge alors avec délices dans les archives de la Bibliothèque nationale de France, dans celles de la bibliothèque municipale de Versailles, noue petit à petit des contacts avec les descendants.

Féministe des premières heures

La rencontre avec le personnage devient une relation dévorante. «*Mais, évidemment, se souvient-il, en me lançant dans l'aventure, j'ignorais que je mettrais plus de trente ans à en sortir. Au fur et à mesure que j'avancais, des lettres surgissaient comme des champignons, dans les bibliothèques allemandes, italiennes, et même suédoises.*» Romantique en diable, «*fasciné*» par sa liberté, Charles Dupêchez se dévoue



Charles Dupêchez et la comtesse d'Agoult, une passion par correspondance

Romantisme A deux siècles de distance, l'éditeur s'est pris d'amitié pour la femme de lettres, dont les échanges épistolaires – et leur décryptage – l'accompagnent depuis des décennies.

progressivement à restituer l'œuvre de celle qui, hussée par une union de raison au sommet de la société aristocratique à l'époque de la Restauration, quitta soudain, à 30 ans, son mari, sa fille (l'aînée ayant tout juste dépassé d'une commotion cérébrale) et la France pour vivre un coup de foudre hors mariage. En Suisse puis en Italie, l'amour scandaleux avec le jeune Liszt, dont les compositions musicales feront vibrer plus tard les capitales européennes, durera plus de dix ans; trois enfants en naîtront.

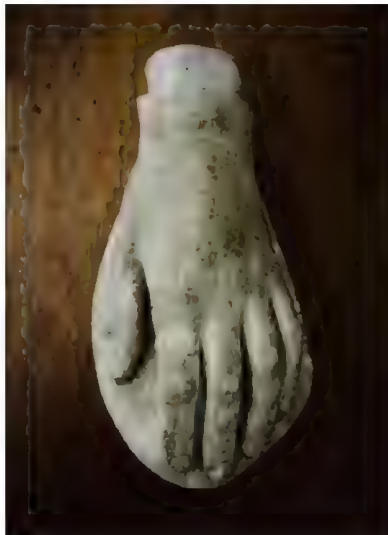
Charles Dupêchez prend alors la mesure de l'empreinte qu'elle a laissée dans le siècle du romantisme. «*Marie d'Agoult est partout dans les arts, s'enthousiasme-t-il. Elle est dessinée par Ingres, elle apparaît dans le roman de Balzac Béatrix, en inspirant le personnage principal; George Sand lui a dédié son roman Simon, Chopin ses Études pour piano, opus 25, Berlioz sa cantate la Mort d'Ophélie.*» Immergé dans l'abondante correspondance de cette femme éprise de littérature, de musique et de géopolitique qui l'émouva par son humanité, il découvre une féministe des premières heures qui encensa la République sous le Second Empire, qui prit position contre la peine de mort, soutint financièrement les ouvrières insurgées déportées en Algérie après la terrible répression de 1848 et plaida en faveur de l'Europe dans son salon, l'un des plus courus à Paris jusqu'à sa mort,



■ A gauche, Charles Dupéchez, chez lui à Paris, le 4 juillet.

■ Au centre, le portrait de Marie d'Agoult et sa fille Claire, dessiné par Ingres.

■ Ci-dessous, la main moulée de la comtesse.



en 1876. Embarquée dans l'aventure de la création du journal *Le Temps*, l'ancêtre du *Monde*, en 1861, Marie d'Agoult conseillera son fondateur Auguste Nefftzer, s'investissant – entre autres – dans la recherche de correspondants à l'étranger. «Sa correspondance est de haute tenue, resume Dupéchez, après toutes ces années à vivre au côté de sa comtesse à presque deux siècles de distance. Elle s'intéresse au mouvement intellectuel et artistique; elle est fragile mais ne s'attarde pas [...] sur ses états d'âme personnels ou sur des détails fastidieux, elle marie l'ironie et l'autodérision, sait percer les gens et la société. Lisant l'allemand, l'anglais et l'italien, elle est européenne dans l'âme. Marie d'Agoult a été l'une des premières femmes journalistes, avec son récit en trois volumes Histoire de la Révolution de 1848, un texte très objectif pour lequel elle a recueilli des témoignages de tous les côtés.»

Recevant *Libération* dans son appartement labyrinthique au pied du Sacré-Cœur, Charles Dupéchez, 71 ans, s'exalte en évoquant les heures qu'il n'a pas comptées, ses soirées, week-ends et vacances passées à œuvrer à, dit-il, «la réhabilitation» de l'œuvre de Marie d'Agoult, et à tenter d'imposer «son personnage de grande intellectuelle du XIX^e siècle» – l'intéressée a laissé neuf livres publiés sous le pseudonyme masculin de Daniel Stern (les femmes ne publiaient pas à cette époque) et des milliers de lettres. Derrière lui,

sur une étagère en guise d'autel, reposent la main moulée de la comtesse, une petite réplique de la sculpture qui orne sa tombe au cimetière du Père-Lachaise, des briques. On ressent la présence entêtante de Marie d'Agoult entre les murs envahis de livres, de disques et de tableaux; ici, dans une lithographie d'Achille Devéria, son contemporain peintre et illustrateur; là, photographiée par Etienne Carjat et Samuel Adam-Salomon, en format carte de visite.

«Profondément original et en décalage»

«Elle est moins connue que Madame de Staël et que George Sand, alors qu'elle a été une des premières femmes engagées en politique, une figure exemplaire du romantisme. C'est injuste et cela me navre», regrette celui qui, de ses fonctions de directeur éditorial du Grand Livre du mois à celle de directeur général de Pygmalion, une filiale de Flammarion, a travaillé trente ans dans l'édition. Il n'a jamais lâché, en dépit des moments d'abattement et de l'absence de soutien de la communauté universitaire. Seize volumes rassemblant des lettres écrites ou reçues par la comtesse ont déjà été édités par la maison Honoré Champion. Le 17^e recueil, a priori le dernier, sera publié en 2025.

Charles Dupéchez a eu la chance de grandir dans la bourgeoisie moyenne cultivée, petit-fils d'un artiste graveur et arrière-petit-fils

d'un artiste peintre du côté paternel, de paysans lozériens du côté maternel. À la maison, on écoute la Messe en ut de Mozart, la *Symphonie pastorale* de Beethoven, sa cousine l'ennemie, adolescent, au concert et à la Comédie-Française. Malgré son goût pour les lettres, le hasard de la vie le dirige vers une maîtrise de sciences éco, option gestion, à Nanterre, plutôt que vers les études littéraires, qu'il finance grâce à un boulot de vendeur. Puis c'est Sciences-Po à Paris. «Après mon diplôme, j'ai refusé deux fois l'admissibilité à l'ENA mais j'ai raté ensuite le grand oral : je n'avais pas les codes et j'ai perdu tous mes moyens, se souvient-il. J'avais rencontré Dominique Fernandez un peu plus tôt, qui m'a réconforté : "Ce n'est pas pour toi !" L'écrivain et futur académicien le prend sous son aile, l'invite dans ses voyages, l'introduit comme pigiste à *Diapason*, la revue musicale, et l'encourage à écrire. Il commence par publier une *Histoire de l'Opéra de Paris* en 1984, que suivront d'autres ouvrages.

«Le coup de foudre de Charles et de Marie d'Agoult n'est pas fortuit», raconte Gilles Haéri, le directeur général d'Albin Michel, qui publiera en novembre 2024 une nouvelle édition de la biographie que Dupéchez avait signée en 1989, *Marie d'Agoult, une femme libre*, déjà rééditée plusieurs fois (15 000 exemplaires vendus). «Comme Marie d'Agoult, Charles Dupéchez est passionné d'arts et de littérature, extré-

mement cultivé, grand lecteur, et finalement être éditeur c'est un peu tenir salon avec ses auteurs... Comme elle, il est, sous des dehors classiques, profondément original et en décalage avec les conformismes et la bien-pensance de son époque. Rien d'étonnant finalement à ce qu'il ait dû domicilier avec une femme de lettres du XIX^e siècle.»

«Au départ, Marie d'Agoult était parée de toutes les vertus», témoigne Sylvie Goguel, sa compagne, qui le soutient, le relit et l'accompagne dans cette passion d'outre-siècle. Mais au fil du temps, Dupéchez a ajusté son jugement. L'intelligence de l'essayiste le séduit toujours, pas son caractère autoritaire, encore moins son absence de sens maternel. Il tombe parfois sur des lettres épouvantables. «Un jour, se souvient sa compagne, il s'exclame : "Ah, elle n'aurait jamais dû écrire cela !" Charles venait de découvrir, dans une lettre à sa fille, que la comtesse avait avoué avoir avancé une horloge d'une heure, pour que son fils qui venait lui rendre visite parte plus vite.»

Ce sont finalement 8 000 courriers que Charles Dupéchez a retrouvés, retranscrits, analysés et commentés afin de les publier – seuls ceux échangés entre elle et son génial amant pianiste l'avaient déjà été. Sa quête l'a mené dans les bibliothèques, bien sûr, mais aussi dans les cartons des marchands de livres anciens et d'autographes et dans les salles de vente : il a acquis au fil des ans 500 missives originales.

Sauf découverte de dernière minute, il reste peu de lettres en circulation. Quelque part, néanmoins, vit encore un admirateur de Marie d'Agoult qui en détient une certaine, seul avec son trésor. Ce collectionneur «pathologique», dit Dupéchez en haussant les épaules, lui a fait passer un message via une marchande de manuscrits de Genève : «Jamais de mon vivant vous ne les verrez ou pourrez les acheter.» Heureusement, la plupart des descendants de la comtesse lui ont ouvert leurs archives – il conservera des amitiés avec des membres de cette aristocratie d'antan ou avec les héritiers de la famille Wagner.

Des courriers sans dates ni destinataires

La somme de travail a été immense. Il a fallu faire des fiches sur les centaines de correspondants apparus au fil des ans, sur les événements; parfois déchiffrer et traduire des poèmes manuscrits rédigés en allemand, en écriture gothique – un petit cercle d'amis fidèles lui apporte alors son aide. La chronologie des missives a posé problème. «Marie d'Agoult ne datait pas son courrier, raconte-t-il. Parfois, elle indiquait simplement "mardi", ou "8 juillet", sans plus de détails. Il me fallait alors reprendre les calendriers de l'époque pour retrouver les dates (et parfois les destinataires) au vu du contenu.» Une véritable enquête, qui l'a vu déduire les années à partir de la couleur – verte ou violette – du papier à lettres. De même, l'identification de certains correspondants n'a pas été toujours facile. Le dernier volume à paraître en 2025 comportera en effet 40 lettres adressées à des destinataires restés inconnus à ce jour...

Ce sera l'ultime tome de la correspondance rassemblée par Charles Dupéchez, la fin de son grand œuvre. Mais trente ans après avoir rencontré sa comtesse, il reste tant à faire à l'auteur. Infatigable, ce dernier publiera en février 2025 au Mercure de France la biographie du fils de Liszt et de la comtesse, Daniel Liszt, emporté par la tuberculose à 20 ans, un garçon solaire et surdoué, délaissé par ses parents, auteur de nombreuses lettres à son père. «J'essaie également de faire en sorte que le nom de Marie d'Agoult soit inscrit en 2026 au calendrier des commémorations nationales pour le 150^e anniversaire de sa mort», enchaine Dupéchez. George Sand, décédée en juin 1876, soit trois mois après Marie d'Agoult, risque pourtant de rater la vedette. Une fois encore. ♦

CRÉDITS : MATTHEW MALZBYN ET SA DONNEUSE

Sur les ronds-points, le jaune redore son blason

Nuances de luttes (4/6) Les couleurs ont imprégné les combats politiques et sociaux. Aujourd'hui, le jaune, symbole honni de Judas et des briseurs de grève, réhabilité par les gilets jaunes.

Le jaune est sorti du coffre dans lequel il était symboliquement enfermé. Dans sa version fluo criarde, il s'est affiché derrière les pare-brises avant de déferler dans les rues en 2018. Le mouvement de contestation populaire des gilets jaunes a fait sienne cette couleur figurant dans les sondages comme la plus mal aimée. «Le jaune a longtemps été évité dans le monde politique et militant car sa

symbolique est majoritairement péjorative. Elle est associée au mensonge, à la trahison. C'est la couleur des traîtres», analyse l'historien spécialiste des couleurs Michel Pastoureau, auteur d'un livre sur cette nuance.

Tenace. La figure biblique de Judas est à tenir pour responsable de l'opprobre infligé à cette teinte pourtant symbole de richesse, de prospérité, de fertilité et de lu-

mière dans l'Antiquité gréco-romaine. «C'est le traître par excellence dans le Moyen Âge chrétien. Il a trahi le Christ et sa couleur iconographique, puisque celle des Hébreux et des Juifs est souvent le jaune», explique l'expert. Au XII^e siècle, des textes font même état de maisons de faux-monnayeurs peintes en jaune. Tenace, l'idée s'est renforcée à la fin du XIX^e siècle. «On en fait la couleur des syndicats traîtres, ceux qui font sem-

blant de défendre les ouvriers et roulent en réalité pour le patronat. On parlait de syndicats jaunes en opposition avec les syndicats rouges», déroule Michel Pastoureau. L'expression est encore parfois utilisée à l'encontre de syndicats s'opposant à un appel à la grève. Conscients de cette étiquette péjorative, les partis politiques ont longtemps évité le jaune. Récemment, Place publique, le parti de Raphaël Glucksmann, a pourtant opté pour un logo couleur citron. «Quand Macron a été élu président la première fois, les médias donnaient les résultats en jaune, puisque toutes les autres couleurs étaient prises. Je me suis dit que c'était dangereux, mais cette association, parfois encore visible, n'a pas vraiment duré», se souvient l'historien.

Le choix du coloris par les gilets jaunes doit assez peu à la symbolique des couleurs. Amorcé en réaction au coût de l'essence, le mouvement a choisi un emblème automobile, un objet trouvable dans chaque voiture car obligatoire: le gilet de haute visibilité. «C'était assez spontané. Mais pour défendre les mêmes idées, il aurait mieux valu un gilet orange, tout à fait licite dans les voitures. Dans l'orange, il y a l'idée de sauvetage, cela évoque le gilet de sauvetage, la bouée, par glissement une certaine France à sauver. La première révolution ukrainienne était aussi

associée», juge Michel Pastoureau, en ajoutant: «Je pense que cette couleur jaune a fait du tort à ce mouvement, indépendamment du reste.»

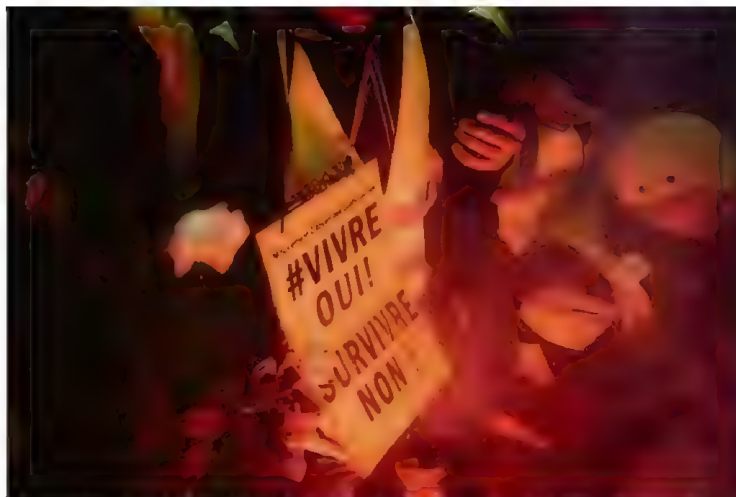
Mal-aimée. Lors de la mobilisation des agriculteurs, un certain nombre de manifestants ont revêtu un bonnet jaune, couleur de la Coordination rurale, deuxième organisation syndicale dont c'est la couleur. Une manière de faire écho aux bonnets rouges bretons de 2013, signe de ralliement contre l'écotaxe sur les poids lourds, mais aussi au mouvement de contestation populaire de 2018.

Michel Pastoureau appuie le parallèle: «Là encore, des manifestants se trouvaient sur les carrefours, qui étaient presque les mêmes d'ailleurs. Il y avait aussi en 2018 une certaine France rurale oubliée.»

Les gilets jaunes ont participé à braquer de nouveau le projecteur sur une teinte délaissée et mal-aimée. Une entreprise de revalorisation entamée avant tout par le maillot jaune du Tour de France, qui n'était à l'origine qu'une opération publicitaire menée par l'Auto, ancien quotidien sportif organisateur de la compétition. Comme dans le cas des gilets jaunes, le lien s'est fait par l'objet: le papier du journal était jaune.

MARLENE THOMAS

DEMAIN L'ARC-EN-CIEL



Le mouvement de 2018 doit peu à la symbolique du coloris et tout à l'objet du gilet. PHOTO: BOBBY LIBERATION

BARBECUE VERTICAL. LES IDÉES FUMENT

La vie secrète des objets (4/5) Bibelots, ustensiles ou œuvres peuvent cacher d'étonnantes histoires. Aujourd'hui, les inventions bien pratiques de Raymond Garcia, 76 ans, de l'Aude.

«C'est à cause des magrets de canard. Avec toute cette graisse, la grillade part vite en flammes et le magret est carbonisé. Ça n'allait pas, alors j'ai cherché. C'est-à-dire que depuis toujours, je fais des

petites inventions pour me faciliter la vie. La plupart du temps, les idées me viennent le matin. Le barbecue vertical est arrivé au réveil. Si la grille est dans l'autre sens, le jus ne tombe plus dans les braises. J'ai mis au point un bras coulissant pour la monter et la descendre. On ne se brûle pas. La viande est un peu moins emboucanée [enfumée, ndr] et bien plus moelleuse. Depuis 1981, toutes mes grillades sont à la verticale. On y prend vite goût. Je n'ai pas pensé tout de suite que ça pouvait intéresser. C'est bien plus tard, quand j'ai inventé le tréteau qui s'adapte aux sols pas plats. J'ai déposé un brevet, après m'être fait piquer plusieurs idées. «Raymond, j'ai un problème. Tu ferais quoi?» Des gens

ont exploité des solutions que je leur avais données. J'en ai eu assez. Je me suis dit: la prochaine idée, je la garde pour moi. «Pour le tréteau, je suis allé à Toulouse à l'Inpi [Institut national de la propriété industrielle]. Il m'a tout expliqué. Après ça, j'étais invité à un concours à Lyon. Un couple très distingué s'arrêta devant mon «tréteau jamais bancal»: «T'es vu si c'est chouette?» C'étaient des organisateurs du concours Lépine! J'ai reçu une invitation. Le tapis rouge, les feux de la rampe, c'était fabuleux. En rentrant chez moi, je voulais y retourner. Vite, j'ai déposé un brevet pour le barbecue et l'année suivante, je décrochai la médaille d'or. C'était en 2003. J'ai aussi gagné

l'émission de M6 sur les inventeurs. Depuis, je fabrique les barbecues dans mon atelier, j'ai plusieurs modèles. Ma femme vient me donner un coup de main de temps en temps. J'en vends une centaine par an. Et pas qu'en France, à des Belges aussi, ils aiment bien. Ici, à Bram, tout le monde me connaît. Dès qu'il y a une réparation à faire, on appelle Raymond. Je fais des soudures impensables: une boucle de pétanque, une canne à pêche, un fusil de chasse... Et bien sûr, je suis aussi le grilladin attitré du comité des fêtes.»

Recueilli par MARIE PIQUEMAL

DEMAIN LE TABAC EN FUMÉE



Extraits de la série «The Name We Hold». PHOTOS LUCA IOVINO

Luca Iovino, de haut vol

Hors sol (3/5) Il n'y a pas que le «hors champ» ou le «hors cadre»... Le service photo de «Libé» invite à découvrir d'autres espaces en marge. Aujourd'hui, les objets détournés du photographe italien.

Avant de quitter son nid, le photographe italien Luca Iovino a pris le temps de regarder son intérieur d'un autre oeil pour réaliser cette série «The Name We Hold», en 2023. Une fois le périmètre défini, il s'est posé la question des objets qui l'habitent. Tel couteau, la cafetière, le miroir rond, le ballon: comment les

déplacer et les extraire de leur univers? À l'aide de fils de nylon et de perches, c'est un pari réussi. Sur la table, le couteau tient sur la pointe. En lévitation, le ballon devient une planète et la cafetière s'anime toute seule comme dans un dessin animé de Walt Disney. Cette réflexion sur ses propres choses l'a étonné car l'imaginaire a débarqué dans

l'ordinaire. D'une certaine manière, cela lui a aussi permis de conjurer sa peur de repartir à zéro. Dans sa vie pourtant, Luca Iovino a bougé: né à Vérone, il a grandi à Naples où il a commencé sa carrière de photographe d'architecture avant de devenir photoreporter à Milan. Depuis 2015, il vit à Turin, poursuivant une carrière artistique ainsi qu'une activité d'icônographe. Aux dernières nouvelles, il serait installé à Florence.

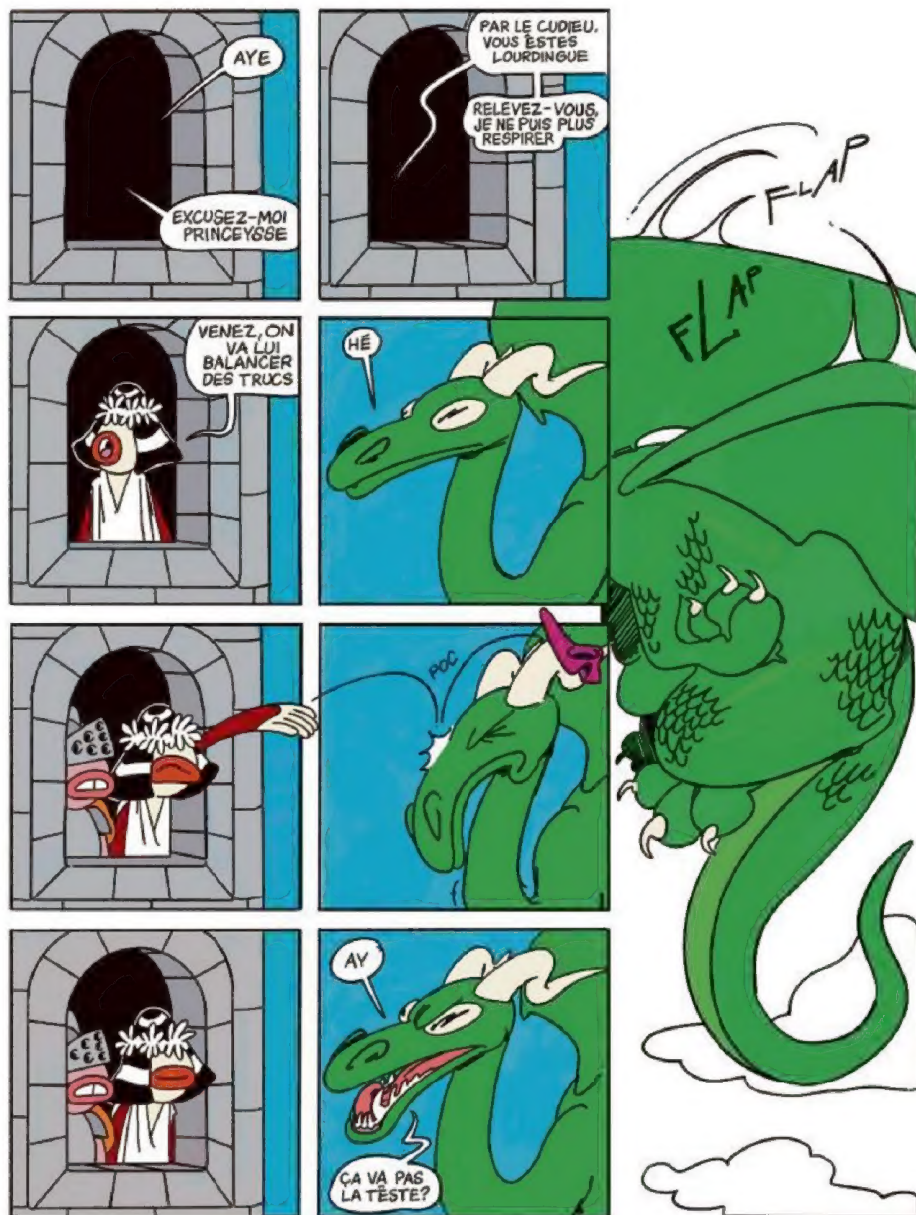
LAURE TROUSSIÈRE

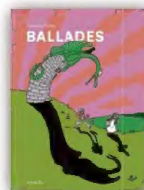
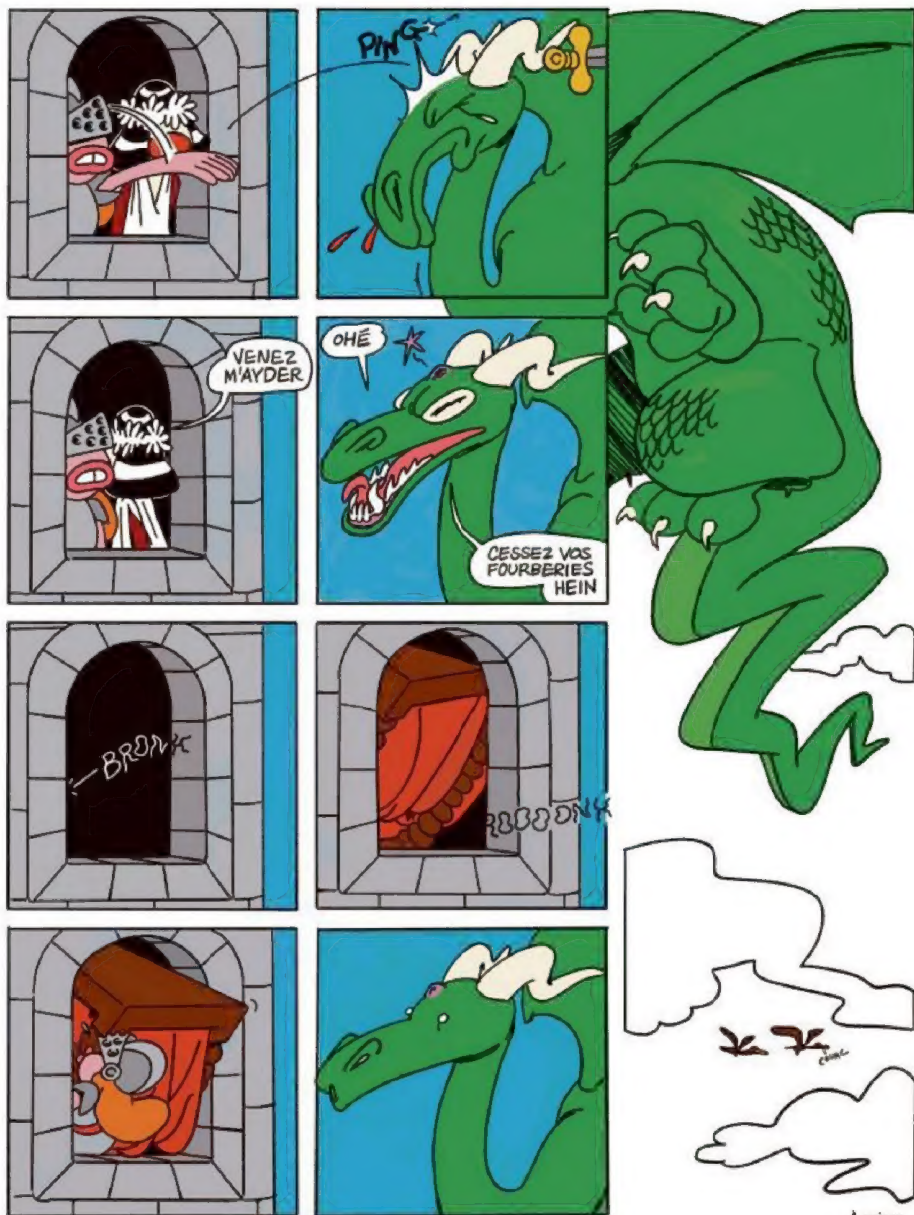
Retrouvez notre diaporama sur [Libé.fr](https://libe.fr)

LUCA IOVINO
né en 1983, travaille à Florence

Ballades

Par Camille Porte éditions Atrabile





Le Prince Gourignot de Faouët est bien malheureux, et pour cause, le voilà transformé en grenouille. Rien ne l'avait préparé à cet état, ni au complot fomenté dans son dos, dans le but de le destituer. Un seigneur qui tombe, c'est un peu de démocratie qui s'installe... quoique... Pendant ce temps, la valeureuse Gounelle, chevalière de son état, s'en va délivrer la princesse Patrine à la peau d'albâtre et affronter le dragon qui la garde, mais pour elles deux, le chemin du retour sera bien long, sinueux, semé d'embûches, mais aussi de découvertes. Si l'on rajoute une salamandre hallucinée, une sorcière acariâtre, un ménestrel insupportable et des grenouilles mélomanes, on commence à avoir une idée de la folie pure qu'est *Ballades*, le premier livre de Camille Potte dont nous publions les premières planches.

BALLADES
de CAMILLE POTTE
Atrabile, coll. Ichor,
144 pp., 22 €.
En librairie
le 5 novembre.

LE PUZZLE DE COCO



Règlement complet
sur liberation.fr
ou en flashant ce QR
code.

L'Assemblage estival

Retrouvez dans chaque parution du 13 juillet au 25 août 2024 une pièce du puzzle. A gagner : un dessin original et dédié de Coco (10 gagnants tirés au sort). A renvoyer à : Libération - Puzzle 2024 - 113 avenue de Choisy - 75013 Paris.

LE QUIZ DU JOUR

De qui ce plat est-il le nom ?

Par MICHEL BECQUEMBOIS

1 Au resto avec marraine, on a déjà fini le repas avec une pêche Melba. Un dessert inventé en 1894 par Auguste Escoffier pour...

- A Constance Melba, fille du propriétaire du Savoy de Londres, où il officiait en cuisine.
- B Melba, sa petite chienne qui venait de mourir.
- C La princesse Sarah de Melba, qui avait « une peau de pêche ».
- D La soprano Nellie Melba, qui venait de triompher dans *Lohengrin*.

2 Salade romaine, œufs dur, croûtons, parmesan, sauce

à l'anchois. La salade César doit son nom à...

- A L'empereur romain, qui raffolait d'anchois.
- B César Ritz, fondateur de l'hôtel du même nom.
- C Cesare Cardini, cuisinier italien expatrié à Tijuana.
- D Au sculpteur César.

3 La clémentine est un croisement entre orange et mandarine baptisé en hommage...

- A A la femme de Churchill.
- B Au frère Clément, pépiniériste dans un orphelinat algérien.
- C Au pape Clément V, qui en fit cultiver à Avignon.
- D A Georges Clemenceau.

4 Qui était cette Suzette, qui a inspiré la crêpe

à l'orange flambée au Grand Marnier qui impressionne toujours ?

- A La Belle Otero (Suzette était son vrai prénom).
- B Suzanne Lenglen, qui adorait le Grand Marnier.
- C Une actrice de la Comédie-Française qui fraya avec le futur roi d'Angleterre Edouard VII.
- D Le dessert a été inventé à Suze, en Italie.

5 Du lard et du fromage intercalés entre les tranches d'un rôti. Le veau Orloff entretient le souvenir...

- A D'un ambassadeur de Russie.
- B Du favori du tsar Ivan IV.
- C Du héros du *Joueur*, le roman de Dostoïevski.
- D De l'amant de Catherine II.

6 Pas de galette sans crème fromagère. Du nom...

- A D'un pape médiéval.
- B Du favori de Catherine de Médicis.

C D'une vieille famille romaine.

D De Frangipan, fou du roi Charles VIII.

7 Pourquoi le carpaccio, inventé au XX^e siècle porte-t-il le nom d'un peintre vénitien du XVI^e ?

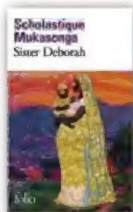
- A Parce qu'on a cru en voir dans une de ses toiles.
- B Parce qu'il utilisait beaucoup de rouge.
- C Parce qu'il aimait déjà la viande crue.
- D Parce qu'un de ses tableaux était affiché dans la cuisine du Harry's Bar.

8 Avant d'être associée à Proust, la madeleine l'était à...

- A Madeleine Paulmier, cuisinière de Commercy.
- B Madeleine de Scudéry, écrivaine du XVII^e.
- C Marie-Madeleine, « disciple » de Jésus.
- D Monsieur Madeleine, pseudonyme de Jean Valjean dans *Les Misérables*.

Réponses : 1-B ; 2-C ; 3-C ; 4-B ; 5-A ; 6-B ; 7-B ; 8-A.

UN POCHE POUR LA PLAGE



Aujourd'hui, sur les pas d'une prophétesse annonçant la venue d'une Messie noire, dans le Rwanda des années 30.

« Les souffrances des Noirs, le mépris, les injures, les lynchages, les pendaisons qu'ils enduraient en Amérique [...], la tyrannie des colons qu'ils subissaient en Afrique [...]. Il n'y avait [...] qu'à attendre la venue du Libérateur qui vengerait le peuple noir » Et les femmes, qui les débarrassera de leur oppresseur masculin ? Sans doute Sister Deborah. Cette prophétesse et guérisseuse thaumaturge américaine proclame que le Messie sera, pendant les années 30 au Rwanda, une « femme noire » por-

teuse d'« une semence qui prodiguera la révolte sans que les femmes aient besoin de se courber sur la houe ». Le mouvement Black Lives Matter, des décennies plus tard, en fera sa sentence : « I met God, she's Black » (« j'ai rencontré Dieu, elle est noire »). Scholastique Mukasonga le cite en exergue comme un écho à ces habitantes baptisées dans des abreuvoirs pour vaches et révoltées lors de réunions nocturnes. L'écrivaine née en 1956 brise le silence sur leur passé et celui du Rwanda. Comme un devoir qu'elle s'impose, la mémoire du pays circule dans ses œuvres, de près dans ses mémoires *Inyenzi* ou *les Cafards* (Gallimard, 2006) ou de loin dans *Sister Deborah*, sur le lien entre religion, colonialisme et domination masculine. « Les hommes restaient éberlués et impuissants devant la furie féminine », excepté les autorités colonisatrices belges. Deux balles se logent dans le corps de Sister Deborah, devenue quelques pages plus loin Mama Nganga. Voilà sa sentence, elle qui voulait faire du Rwanda « un royaume de femmes ».

CHARLINE GUERTON-DELIEUVIN

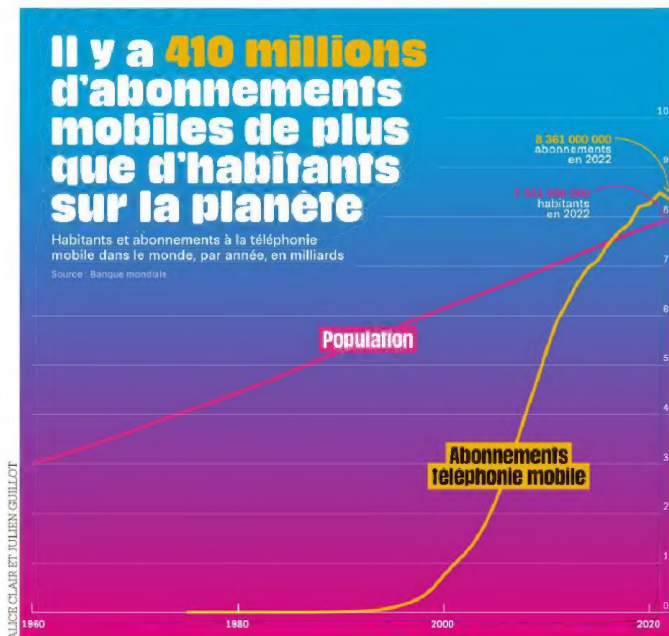
SCHOLASTIQUE MUKASONGA
SISTER DEBORAH
Folio, 160 pp., 7,80€.

LE CHIFFRE À LA CON

Il y a 410 millions d'abonnements mobiles de plus que d'habitants sur la planète

Habitants et abonnements à la téléphonie mobile dans le monde, par année, en milliards

Source : Banque mondiale



ALEX CLAIR ET JULIEN GUILLOT